DEFENSE DE L'HOMME

N° 22

SOMMAIRE

REVUE MENSUELLE 3e Année. — JUILLET 1950 PRIX : 40 FRANCS

DEFENSE DE L'HOMME

REVUE PARAISSANT TOUTES LES FINS DE MOIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE - ALGERIE - COLONIES

Six mois .... 250 fr.

Un an .... 400 fr.

EXTERIEUR

Six mois .... 300 fr.

Un an .... 500 fr.

CORRESPONDANCE ET ENVOIS DE FONDS

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à Louis LECOIN, 73, rue Camille-Pelletan, Antony (Seine). Lui téléphoner au besoin à BERny 08-63.

Utiliser, autant que possible, pour tous les envois de fonds, le compte chèque postal : Mme LECOIN (même adresse que ci-contre) n° 4.504-77 - Paris.

PRIX DE L'EXEMPLAIRE : **40 FRANCS.** POUR L'EXTERIEUR : **50 FRANCS**

Dons en faveur des abonnements gratuits

Malgré les départs en vacances, la souscription ne s'est pas ralentie qui nous permet d'envoyer gracieusement Défense de l'Homme *aux vieux camarades impécunieux, aux malades et aux chômeurs qui en font la demande ou que des amis lecteurs nous signalent.*

Nos remerciements aux souscripteurs de ce mois-ci.

Jean Traisnel, 460 francs; anonyme de Saône-et-Loire, 400; Maurice Millet, 100; Mme Jacoutot, 100; Antoine Borie, 100; Robert Pascal, 100; Jacques Toury, 160; Emile Mahieu, 600; Marat, 100; A. Bruneau, 80; Raoul Balussaud, 200; Brel André, 100; H.-J. Dergent, 500; G. Gauffre, 100; R. Théodore, 150; Racouchot, 100; Ruysschaert, 60; Mme Marcel Wullens, 200; Adolphe Vallée, 200; Pierre Laroche, 600; René Naegelen, 600; Jo Odekerken, 500; U. Y., 500; Eugène Perrin, 200; G. Borgue, 100; L.-H. L., 150; Jean Chamvres, 200; Ceko et Bergamo, 200; J. Mario, 300; Le Bouler, 200; Jean Ribes, 150; Paul Fagotat, 100; Jean Schadroff, 600; Georges Vathonne, 200; Marc Trousset, 100; Henri Vidalenche, 100 ; Jeanne Pélissier, 100; René Malésieux, 100; Volpelière, 250; Pensée libre rationaliste de Rouen (P. B.), 200; Jean Le Bideau, 200.

LA PAIX, à tout prix !

NOUS sommes trop pacifistes dans cette maison pour nous désintéresser des actuels événements et celer que de tous ceux que nous connûmes jusqu'ici, depuis la fin de la dernière grande guerre, ils nous paraissent les plus graves pour la paix du monde.

Les deux puissances tentaculaires ne se combattent plus maintenant à fleuret moucheté — ce n'est pas la diplomatie cette fois qui est en cause, mais le sang des hommes — l'une est entrée directement dans l'aventure guerrière et l'autre y pousse un satellite qu'elle arma puissamment. Toutes les deux, et à des titres divers, se conduisent criminellement.

La situation présente nous semble identique à celle de 1912, pendant que le conflit balkanique faisait rage ; pareille à celle de 1938, durant les heures fiévreuses qui aboutirent à l'accord de Munich.

Mais tout n'est pas perdu, si tout est en péril.

Et encore que nous ne sachions exactement comment nous y prendre pour parer au danger menaçant, devons-nous tout tenter en vue de l'éloigner de notre horizon.

Sans croire toujours à la pureté de leurs intentions, il nous faut tout d'abord approuver et soutenir ceux qui — préconisant la conciliation au lieu des opérations de force — s'entremettent afin que les horreurs qui désolent la Corée cessent au plus tôt et ne s'étendent point à bref délai à toute la terre.

Les gouvernants américains et russes savent qu'ils risquent de s'engager dans une impasse sanglante au bout de laquelle tous les peuples entremêlés dans la mort paieront d'un suicide collectif leur abominable entreprise. Aussi n'ont-ils pas la conscience tranquille, leur devenir personnel, en outre, les inquiète quelque peu et ils hésitent avant de lancer l'ordre suprême qui consacrerait sans doute la fin de notre ère.

Que les pacifistes de partout et de toute nuance, mettant à profit ce qui peut être considéré comme un répit, prennent donc la tête d'une vaste croisade contre la guerre et clament aux maîtres du jour la détresse morale du monde et sa colère devant l'affreuse éventualité qu'ils nous préparent.

Que nos A BAS LA GUERRE ! étouffent les honteux appels de ceux qui se transforment si aisément en boutefeux sous le prétexte, digne de Gribouille, que leurs préférences les inclinent vers un camp plutôt que vers l'autre camp — oubliant que tous les camps sont maudits qui s'ébranlent pour la guerre.

Qu'importe, face aux abominations présentes, si au cours de la drôle de paix l'un des deux grands pays se comporte moins mal que l'autre à l'égard de l'homme, si la liberté se trouve par lui moins maltraitée que par l'autre.

La guerre aurait vite fait de ravaler toutes les nations en belligérance au niveau le plus bas où l'on oublie vite devant l'accumulation d'incalculables forfaits les minces vertus dont en temps de paix certaines se prévalaient. La guerre étant le pire fléau qui puisse s'abattre sur l'humanité, nous dénonçons, réprouvons ceux qui commettent l'insigne bêtise, l'erreur monstrueuse de la préférer à une paix fragile, à une paix boiteuse si affligeante qu'y soit la vie.

Au moins il y a vie. Et avec elle un peu d'espérance, quand même et malgré tout.

Louis LECOIN.

La crise de la moralité

Au lendemain de la Restauration, M. de Rémusat raillait ces nobles d'Ancien Régime qui ne pouvaient accepter que depuis Louis XVI le monde eût évolué. Il les mettait en scène dans un spirituel petit poème dont le refrain disait à peu près :

Ah ! Messieurs, c'était le bon temps.
Que je vous plains d'avoir vingt ans !

C'est un refrain bien connu : « Autrefois tout allait bien, les commerçants étaient honnêtes, les fonctionnaires consciencieux, les hommes d'Etat dévoués au bien public, etc. » Dès le IVe siècle avant J.-C., Aristophane regrettait « les anciens temps ». Trois siècles plus tard, à Rome, Cicéron s'écriait au Sénat : « O temps ! ô mœurs ! » et faisait l'éloge du passé pour mieux faire ressortir la noirceur du présent. A la même époque, Tite Live écrivait sa monumentale Histoire romaine pour opposer la décadence des mœurs contemporaines à la vertu d'autrefois. Un semblable dessein, plus tard, inspirera Tacite. Et jusqu'à nos jours, on peut suivre de génération en génération ce que le poète latin Horace appelait « le regret du temps passé ».

Il y a là une illusion d'optique tout à fait semblable à celle qui, selon le mot de Baudelaire, nous fait trouver beau « tout ce qui vient de loin ». Et si l'on parle aujourd'hui d'une « crise de la moralité », n'est-ce point parce que nous oublions l'immoralité de jadis ? C'est un phénomène assez général de cette déformation des souvenirs. La connaissance du passé, comme celle de l'avenir, est œuvre d'imagination et non d'entendement. A vrai dire, nous ne connaissons ni le passé ni l'avenir ; nous rêvons l'un et l'autre. En dehors de la perception présente, notre pensée est vagabonde, folle absolument parce que sans objet. Nous pouvons penser ce qui est, non ce qui n'est pas encore ni ce qui n'est plus. C'est donc une entreprise peu raisonnable de comparer la moralité d'aujourd'hui à celle d'hier. Cette comparaison ne peut qu'être fausse parce que la moralité d'hier n'existe plus que dans nos imaginations qui déforment tout, soit en bien, soit en mal.

Ordinairement on embellit le passé ; on le pense plus beau, meilleur qu'il ne fut. Et cette fausse pensée est une pensée déprimante. Rien n'est plus désespérant que de penser que la perfection a existé et que nous l'avons perdue. Ce mythe du Paradis perdu est sans doute ce qui a donné au christianisme cet accent de tristesse dont s'indigne un André Gide, persistant à trouver dans l'Evangile « un effort surhumain vers la joie ». Il n'est pas plus raisonnable d'évoquer un Paradis passé qu'un Paradis futur. Le lointain n'est pas un bon objet pour la réflexion. C'est au présent qu'il faut penser sainement et c'est dans le présent qu'il faut chercher son Paradis si l'on veut trouver un Paradis.

Il faut cependant convenir que la contemplation du présent est assez triste. Ne comparons pas au passé. Contentons-nous de constater ce qui est, de juger ce qui est. Demandons-nous pourquoi la situation présente ne peut nous satisfaire et cherchons comment elle pourrait être améliorée. Ce n'est point par rapport au passé qu'il faut définir une crise actuelle de la moralité, mais par rapport à l'idéal moral, par rapport à cette exigence de perfection que l'homme porte en lui.

Ce qui apparaît d'abord avec le plus d'évidence, c'est que la guerre a créé des conditions favorables au développement de l'immoralité, c'est-à-dire à la perte de conscience de l'idéal humain. La guerre est, en effet, destructrice de toute humanité. Non seulement elle tue des hommes, mais elle détruit l'idée même d'homme, la dignité humaine. Ce qui caractérise essentiellement la guerre, au point de vue moral, c'est le fait que l'homme, pendant

la guerre, est toujours traité comme un moyen, non comme une fin. Amis et ennemis sont également dépouillés de leur humanité. Jules Romains le fait bien voir, dans ses *Hommes de bonne volonté,* à propos des discussions sur « le million d'hommes » qui montrent clairement comment les chefs sont portés, par la nécessité même, à ne considérer que l'instrument dans l'homme. En temps de paix, on dit qu'il y a dans un pays quelques millions d'âmes ; en temps de guerre, il n'y a plus que quelques millions de fusils. L'expression de « matériel humain » est à ce point justifiée qu'elle ne choque même plus, qu'on ne fait même plus attention à cette contradiction violente entre les mots. Pourtant c'est bien là la marque de toute décadence, cette transformation de l'homme en matière. Le mot décadence signifie chute. La décadence, c'est la chute de l'homme qui retombe au plus bas, c'est-à-dire à l'animal. Une crise de moralité, c'est avant tout un retour à la condition animale, un pas en arrière de l'humanité.

Chaque guerre est un pas en arrière. Après chaque guerre, l'homme se retrouve un peu plus près de l'animal. Il y a vingt siècles, Thucydide notait déjà les effets désastreux de la guerre du Péloponnèse sur la moralité des peuples en lutte. Les mêmes effets se font sentir à l'occasion de toutes les guerres. Ce que nous avons appelé le « marché noir », par exemple, c'est ce qu'on appelait sous la Révolution le « trafic des denrées » et cela existait déjà au temps de Thucydide. De tous temps, les guerres ont créé des conditions de vie difficiles, où l'homme, devant songer d'abord à survivre, se trouve ramené à sa condition animale. De même que la pensée suppose un certain loisir, la morale suppose une certaine sécurité. La voix de la conscience ne peut guère se faire entendre quand on entend la voix des canons. La voix même de Dieu, les croyants ne l'entendent plus quand le canon gronde. Ce fut une chose belle et rare, pendant la première guerre mondiale, que la voix de Romain Rolland, « au-dessus de la mêlée ». Mais il faut remarquer que si l'auteur de *Jean-Christophe* pouvait rester conscient au milieu de l'aveuglement général, c'est qu'il se trouvait en Suisse : au-dessus de la mêlée parce qu'il se trouvait à l'écart de la mêlée. Ceux qui sont engagés dans le conflit, que ce soit pour une bonne ou pour une mauvaise cause, ne peuvent rester tout à fait des hommes. Qu'elle prétende servir le droit ou qu'elle le combatte, la force est toujours par elle-même négatrice du droit. Le droit ne saurait naître de la force, la moralité de l'immoralité. Le mal engendre le mal et c'est pourquoi la guerre engendre la guerre ; c'est pourquoi il est difficile de faire, non une paix, mais la Paix. C'est pourquoi aussi on n'établira d'ordre pacifique entre les hommes qu'en éduquant les hommes. C'est sur l'enseignement, sur l'éducation, plutôt que sur la politique et la diplomatie, qu'il faut compter pour établir la paix.

Un ingénieur autrichien écrivait, au lendemain de la guerre, à un Recteur d'Académie française, qu'on parlait beaucoup de redresser les ruines, de panser les blessures de la guerre, de reconstruire les pays ; mais qu'on oubliait trop d'autres ruines aussi lamentables, d'autres blessures aussi profondes, d'autres reconstructions aussi urgentes, celles des âmes. Il ne suffit pas de rebâtir des villes. L'essentiel est de reconstruire — ou de construire — l'esprit de paix. C'est à ce titre que la crise actuelle de la moralité nous intéresse.

Essayons de préciser cette notion de moralité. Platon, dans sa *République,* disait que l'homme est formé de trois éléments : la raison, l'enthousiasme et les appétits. La tête est le lieu de la raison, source de toute sagesse. Le cœur est le siège de l'enthousiasme, principe de courage aussi bien que de colère, source des nobles passions. Les appétits, dont le siège est le ventre, engendrent les passions viles, celles qui ont trait seulement à la satisfaction des besoins corporels. Ainsi, dit encore Platon, dans un même sac de peau sont cousus ensemble un homme qui calcule et raisonne, un lion puissant et furieux et une bête cupide, semblable à l'hydre de Lerne dont les têtes repoussaient à mesure qu'on les coupait. L'homme est ce sac de peau, et suivant la prédominance de l'un de ces trois éléments sur les deux autres, on distingue l'homme-raison, l'homme-colère et l'homme-désir. Le premier est un sage qui trouve son bonheur dans la contemplation ; le second est un homme d'action, ambitieux, avide du pouvoir ; le

dernier est un homme de plaisir qui recherche avant tout l'argent comme moyen de satisfaire ses désirs. Chacun des trois éléments a sa vertu propre ; celle de la raison est la sagesse ; celle du cœur, le courage ; celle des appétits, la tempérance. Mais la vertu de l'être entier, la vertu proprement humaine, la justice, ne réside en aucune des parties de l'homme ; elle est l'ordre, l'équilibre, l'harmonie entre les trois éléments. C'est en cet ordre, cet équilibre cette harmonie que consiste la moralité. Celui-là est moral qui écoute la voix de sa raison et qui met sa force au service de sa raison, et non de ses appétits, sans toutefois leur refuser systématiquement satisfaction. Il ne s'agit pas de se refuser toujours à satisfaire ses instincts, mais de le faire avec ordre et mesure. L'immoralité, au contraire, c'est le désordre, le renversement des valeurs, l'esclavage de la raison et le triomphe des passions. Il y a immoralité lorsque, dans le sac de peau, les bêtes triomphent de l'homme.

Cette opposition entre un principe supérieur et un principe inférieur, que l'on retrouve dans la philosophie chrétienne, peut nous aider à comprendre la crise actuelle de la moralité. Cette crise consiste essentiellement, en effet, en une subordination du supérieur à l'inférieur, de l'âme au corps pour employer des termes un peu simplistes. Nous avons vu que la guerre est liée à l'immoralité parce qu'elle crée des conditions de vie telles que les préoccupations spirituelles se trouvent nécessairement subordonnées aux préoccupations matérielles. Nous allons voir que d'autres phénomènes tendent aussi à créer ces conditions défavorables à la moralité.

Tout d'abord il faut noter le développement de la civilisation mécanique. Si pendant la guerre la difficulté de vivre engendre l'immoralité, on peut dire aussi que pendant la paix les facilités de vie sont sources d'immoralité. En effet, les progrès de la civilisation se traduisent pratiquement, pour la plupart, par les progrès du confort. Or le confort vise avant tout à la satisfaction des besoins corporels. Une vie confortable, c'est une vie facile. Et sans doute un certain confort, une certaine facilité sont nécessaires. Mais là comme ailleurs la vertu se tient en un juste milieu, selon le mot d'Aristote. Tous les philosophes, même ceux qu'on appelle hédonistes et qui assignent le plaisir comme but à la vie, ont compris combien la moralité et le bonheur même sont liés à un certain effort pour vivre. C'est une chose étrange, et non sans intérêt, de constater que toutes les morales tendent finalement à l'ascétisme. Même la morale de Gide, que l'on donne souvent comme exemple d'une morale hédoniste, facile, est, en réalité, imprégnée d'ascétisme. Gide lui-même le note dans la préface qu'il fit en 1927 pour la réédition de ses *Nourritures terrestres :* « Certains ne savent voir dans ce livre, écrit-il, ou ne consentent à y voir qu'une glorification du désir et des instincts. Il me semble que c'est une vue un peu courte. Pour moi, lorsque je le rouvre, c'est plus encore une apologie du dénuement que j'y vois. C'est là ce que j'en ai retenu, quittant le reste, et c'est à quoi précisément je demeure encore fidèle. Et c'est à cela que j'ai dû, comme je le raconterai par la suite, de rallier plus tard la doctrine de l'Evangile, pour trouver dans l'oubli de soi la réalisation de soi la plus parfaite, la plus haute exigence et la plus illimitée permission de bonheur. » En effet, il n'y a ni moralité ni bonheur dans l'abandon aux instincts et à l'esclavage ; seul est heureux celui qui se donne la peine de l'être.

Or la vie moderne prétend donner aux hommes un bonheur tout fait ; elle vise à la suppression de l'effort. C'est ainsi que dans le sport même, le sens de l'effort semble se perdre. L'usage du téléphérique, par exemple, tend à faire du ski autre chose qu'un vrai sport. De plus en plus, le ski de piste où l'on évite la fatigue de la montée grâce au téléphérique ou au remonte-pente, supplante le ski de montage où il faut peiner de longues heures à la montée avant de goûter les plaisirs de la descente. Et, du même coup, dans les stations de ski, refuges et chalets cèdent la place aux palaces et aux dancings. Finalement dans certaines stations à la mode, le ski n'est plus guère aujourd'hui qu'une occasion de « s'amuser ».

Plus grave encore apparaît cette recherche de la facilité en pédagogie. Les « méthodes attrayantes », fort en honneur à l'heure actuelle, ont pour consé-

quence d'éliminer l'effort de l'enseignement. On dit que l'enfant ne fait bien que ce qu'il fait avec goût, ce qui l'intéresse. Cela est sans doute vrai, mais en attachant un intérêt extérieur à tout objet que l'on propose à l'attention de l'enfant, ne risque-t-on pas de le rendre incapable d'un effort désintéressé ? Apprendre aux enfants à rechercher toujours leur plaisir, n'est-ce pas les préparer à l'immoralité ? Certes, il ne saurait être question de faire appel à la raison de tout jeunes enfants, mais on peut du moins chercher à leur donner l'habitude du travail et le goût de l'effort, ce qui les préparera mieux à leur tâche d'homme. L'homme (et l'enfant plus que l'adulte encore) n'est que trop porté à suivre ses instincts, à s'abandonner à sa nature. L'éduquer, l'élever comme on dit si bien, cela consiste d'abord à cultiver en lui la volonté, c'est-à-dire à le rendre capable d'effort, capable de lutter contre lui-même, de résister à ses penchants. « Se laisser aller, disait Socrate, est pure ignorance ; se vaincre est savoir. » Si l'on n'apprend pas aux enfants à se vaincre, il ne faudra pas s'étonner, ensuite, que les adultes se laissent aller, emportés au gré des instincts et des passions.

Un troisième aspect intéressant de cette crise de la moralité se trouverait dans l'art contemporain et plus spécialement dans la littérature. On peut dire, en effet, qu'à des titres divers, la littérature contemporaine est en général démoralisante. Que ce soit par leur pessimisme ou par leur obscénité, les livres qui aujourd'hui sont le plus lus ne peuvent que contribuer à accroître l'immoralité. On dira sans doute que l'écrivain n'a pas à se préoccuper de morale, mais le fait même que l'on songe à dire cela montre bien que la moralité ne peut attendre aucun secours de la littérature actuelle, au contraire. D'ailleurs, on peut faire à propos de l'art les mêmes remarques qu'à propos du sport : le goût de l'effort, du travail, disparaît. Ce conseil que Boileau donnait aux écrivains : « Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage », il est courant qu'on le tourne en dérision. On s'en voudrait de retoucher à son œuvre. Nul ne veut plus admettre avec Buffon que le génie soit une longue patience. Les peintres ne veulent plus apprendre à peindre, ni les écrivains à écrire. Il semble qu'il n'y ait plus à notre époque que de ces gens de qualité qui savent tout sans avoir jamais rien appris. Comme Valéry le remarquait au lendemain de l'autre guerre, nul n'a plus souci de la postérité, nul ne songe plus à créer une œuvre durable. D'où cette hâte et cette célébrité éphémère, conquise à n'importe quel prix. D'où cette décadence des arts parallèle à celle de la moralité.

Enfin, il faut noter la responsabilité, dans la crise actuelle, de la presse et du cinéma. Le souci d'une large diffusion a conduit journalistes et cinéastes à flatter les goûts du public, à exploiter la paresse naturelle des hommes et leurs plus mauvais penchants. Au lieu de s'efforcer d'être des instruments d'éducation et de culture en exigeant des lecteurs et des spectateurs un certain effort de réflexion, de compréhension, la presse et le cinéma tendent à abêtir systématiquement les individus en leur évitant toute réflexion, en les dispensant de tout effort. De grands titres, quelques photographies, des faits divers scandaleux et des histoires policières, voilà ce que l'on trouve dans la plupart des journaux d'aujourd'hui. Quant aux films, on n'en citerait guère où il n'y ait soit des femmes à moitié nues, soit des violences, coups de poings, balles de revolver ou tortures — car rien ne plaît davantage au public. On voit mal quel esprit, quelle conscience peuvent garder des hommes qui lisent un journal tous les jours et vont au cinéma deux ou trois fois par semaine, lorsque par ailleurs le sport, l'art et l'éducation ne visent même plus à les redresser, à obtenir d'eux un effort qui les élève au niveau de l'humanité. Ces soldats espagnols, dont parle Saint-Exupéry, qui dans les tranchées et sous les bombardements essayaient de s'instruire pour n'être plus des « brutes » et « rattraper l'humanité », ils sont vraiment d'une autre époque. Les hommes d'aujourd'hui semblent oublier que, par nature, l'homme est un animal, et que l'humanité doit lutter pour être elle-même. L'homme doit être cultivé pour porter tous ses fruits ; cultiver l'animalité en lui, flatter ses instincts, encourager ses penchants mauvais, s'employer à satisfaire ses appétits matériels, c'est l'empêcher d'être un homme. En un mot, la crise actuelle de la moralité consiste essentiellement en ceci que l'on perd le sens de l'effort.

Plus profondément, c'est le sentiment, le goût de la liberté qui se perd. En effet, être libre pour un homme, c'est avant tout être capable de dominer sa nature, de résister à ses penchants. « La vraie liberté, disait Montaigne, c'est d'abord de pouvoir toute chose sur soi. » Et Kant ne fait que préciser cette formule lorsqu'il écrit que « la liberté, dans le sens pratique, c'est l'indépendance de la volonté par rapport à la contrainte des penchants de la sensibilité ». Or c'est cette liberté précisément, cette indépendance de la volonté qui est aujourd'hui menacée. Menacée pratiquement parce que les conditions dans lesquelles nous vivons sont peu favorables au développement de la liberté. Menacée théoriquement aussi par toutes les doctrines qui, sous une forme ou sous une autre, nient la liberté humaine. L'inspiration commune de ces diverses théories : behaviorisme, sociologisme, « scientisme », marxisme, est une inspiration scientifique ; c'est le désir de constituer une science de l'humanité comparable par la rigueur de ses lois aux sciences de la nature. Mais ce faisant, on oublie que l'homme n'est pas seulement un objet de nature, que la science suppose l'objectivité et que l'homme est aussi sujet. Bref, on oublie que l'homme est homme, c'est-à-dire être conscient, libre et responsable.

C'est donc à cela que doivent travailler les hommes de bonne volonté, rendre à l'homme le sens de la dignité humaine en lui faisant prendre conscience de sa liberté, de sa responsabilité. Tâche difficile, car il faut remonter le courant et lutter contre des puissances aveugles. Difficile surtout parce qu'il est plus facile à l'homme de se laisser aller que de résister à sa nature. Il faut d'abord lutter contre toute facilité, contre le sport sans fatigue, le latin sans pleurs ou le génie sans travail. Il faut dire et redire que rien de grand, rien de beau, rien de bon ne s'obtient sans effort. Surtout il convient de faire comprendre à la jeunesse que le bonheur lui-même, il faut le conquérir. Celui qui ne vit que pour la satisfaction de ses appétits ne connaît pas le bonheur ; il goûte seulement des plaisirs. Peut-être toute immoralité se ramène-t-elle à cela : éprouver des plaisirs, mais ignorer le bonheur. L'immoraliste de Platon, Calliclès, fait précisément, dans le *Gorgias*, l'apologie du plaisir. Vivre, selon lui, consiste à avoir beaucoup de désirs et à pouvoir les satisfaire « grâce à son intelligence et à son courage ». La subordination du supérieur à l'inférieur est ici très nette, mais l'absurdité d'une telle attitude n'est pas moins nette. En effet, Socrate fait remarquer à Calliclès que le désir en lui-même est douloureux et que par suite le plaisir, satisfaction d'un désir, est lié à la douleur. Si le bonheur consistait à satisfaire ses désirs, Calliclès devrait souhaiter avoir la gale pour éprouver le plaisir de se gratter. De plus, Socrate insiste sur ce fait qu'on ne peut jamais satisfaire entièrement ses désirs, car les désirs renaissent plus exigeants aussitôt qu'ils ont été satisfaits. De là vient l'amertume, la tristesse des hommes de plaisir, que l'on voit si bien par exemple, dans *Le Voyage* de Baudelaire :

La jouissance ajoute au désir de la force. — Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais, — Cependant que grossit et durcit ton écorce — Tes branches veulent voir le soleil de plus près.

Et la conclusion de ce voyage à la recherche du plaisir ne peut être que le souhait de la mort, car la mort seule peut apporter l'apaisement définitif des désirs :

O Mort ! Vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre ! — Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons ! — Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre ! — Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons ! — Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte ! — Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau. — Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ? — Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau.

A cette recherche angoissée du plaisir, à cette insatisfaction perpétuelle s'oppose le bonheur serein du sage. En face de Calliclès, l'homme de plaisir furieux et méchant, Socrate, l'homme de raison, souriant et tranquille. Cette sagesse par la raison, qu'enseignèrent Platon, Descartes, Spinoza, il conviendrait de l'enseigner à nouveau aujourd'hui. Elle seule peut nous tirer du mauvais pas où nous sommes engagés. Contre le scepticisme des sociologues et des marxistes, contre l'antiintellectualisme bergsonien, il faudrait remettre en honneur l'intelligence, la raison, l'esprit. Proclamer à

nouveau que les valeurs proprement humaines sont les valeurs spirituelles, que l'homme n'est homme, que la vie ne vaut la peine d'être vécue que parce que l'homme est libre, conscient et responsable, que cette Terre des Hommes dont parle Saint-Exupéry, peut et doit être autre chose qu'une vallée de larmes, grâce au libre effort de tous les hommes de bonne volonté ; qu'il n'y a pas de destin, pas de fatalité qui enchaîne l'homme, si ce n'est sa faiblesse, que l'homme n'a d'autre ennemi à vaincre que ses propres passions, d'autre maître à servir que son esprit, qu'à ce prix seulement, il sera un homme. Car, comme l'a si bien dit Saint-Exupéry : « Seul l'Esprit, s'il souffle sur la glaise, peut créer l'Homme. »

Georges PASCAL.

LIBÉRATION DES OISEAUX !!!

Un brav' général du nom de Mancelle — un nom qui rime avec pucelle, avec nacelle, avec balancelle, avec sarcelle, avec tourterelle, un nom vraiment tout chargé de poésie — un brav' général Mancelle, par surcroît conseiller municipal de notre bonne ville de Lutèce — n'est-il pas quotidien que le peuple le plus spirituel, le plus frondeur, le plus antimilitariste de la terre montre un faible pour les généraux, si heureux et bêtes soient-ils (selon de Gaulle ?) — un brav' général, dis-je, vient de se signaler à l'attention des âmes sensibles par une manifestation qui, d'un coup d'aile, osons cette image, le place au firmament des porteurs d'étoiles... Ouf !

En un mot comme en cent, l'étoilé que voilà demande au préfet de la Seine que les oiseaux du zoo soient libérés de leurs entraves, que la sollicitude des pouvoirs publics leur accorde l'espace vital qu'exige leur envergure, bref, que les oiseaux puissent vivre conformément à la volonté de Celui qui fit si bien les choses et qui leur donna des ailes pour voler.

Mon général, soyez ici remercié, congratulé, chanté comme il se doit, pour les oiseaux, bien sûr, mais aussi pour les hommes. Car nous savons bien que vous n'allez pas vous arrêter en si bon chemin et qu'ayant pénétré la psychologie des oiseaux, qui ont tant besoin de leur liberté, vous allez étendre votre sollicitude à tous vos semblables, dont vous n'ignorez point les aspirations, dont vous savez pertinemment qu'ils n'ont jamais été créés pour se tenir au garde-à-vous devant une manche galonnée, ni marcher au pas cadencé, ni porter une arme homicide.

Et quelle chance vous échoit, mon général, de pouvoir, de la tribune municipale, lancer corollairement à votre appel pour la libération des oiseaux, l'appel pour la libération des hommes !

D'aucuns, parmi vos congénères, ont pu se faire proclamer libérateurs du territoire. Songez au titre de gloire que serait pour vous l'incomparable honneur de réclamer et d'obtenir pour l'homme la liberté individuelle définitive, complète et intangible, sur un territoire déjà tant de fois libéré !

Vous nous connaissez, mon général, peu enclins à la statufication. Mais je vous promets le plus beau monument qui jamais ait pu inspirer le ciseau du sculpteur si, obéissant jusqu'au bout aux impulsions de votre Haute Spiritualité, vous n'hésitez pas, poussant plus loin que vos prédécesseurs, à exiger pour les hommes, vos frères, une vie libre sur une terre libre.

Et songez que si vous vous faites le champion de cette grande cause, non seulement vous rendez à la vie saine, active et productive, des multitudes de jeunes bras dont nous aurions si grand besoin, mais vous libérez du même coup vos pareils des écrasantes responsabilités du commandement, des casse-tête chinois de la stratégie pré et post-atomique, et des ennuis que peut leur procurer, dans leur candeur naïve, le commerce des personnages tarés que la dignité de leur grade les contraint de fréquenter.

Je vous laisse, mon général, à vos lourdes pensées, confiant dans le geste qu'elles ne manqueront pas de vous dicter et qui marquera d'une pierre blanche la longue et difficile montée du progrès humain.

Ainsi soit-il !

Robert PROIX.

L'érosion des terres amènera-t-elle la famine ?

La disette qui semblait s'être établie définitivement sur notre vieille Europe, à la faveur d'une guerre imbécile, a eu comme résultat l'orientation des préoccupations d'un grand nombre d'esprits bien intentionnés vers les problèmes, si longtemps négligés, de la terre et de la production agricole.

C'est ainsi qu'a été découvert et dénoncé le « péril mortel de la planète » : l'érosion des terres arables, la disparition progressive de l'humus indispensable à la vie des plantes et conséquemment la dégénérescence croissante des récoltes, annonciatrice d'une famine relativement proche.

Comme il ne suffit pas de dénoncer un mal et qu'il est plus utile de chercher à y porter remède, il devait y avoir tout naturellement, dans ce sens, une abondance de propositions dont la plupart n'avaient que le tort de ne pas tenir compte des multiples impédiments qui séparent généralement les vues théoriques de leur consécration pratique.

Au demeurant, il semble bien que le péril est beaucoup moins grand que d'aucuns veulent le prétendre et que l'examen de la question révèle encore pour pas mal de lustres un péril exactement opposé qui fera de la surproduction de cet après-guerre le cauchemar de tous les régimes basés, libéralement ou autoritairement, sur la distribution « hiérarchique » des produits.

En réalité, les observations sur l'appauvrissement catastrophique du sol proviennent surtout de l'Amérique du Nord, pays où « l'industrialisation » de la culture a pris des proportions gigantesques en un temps relativement très court.

L'Amérique du Nord a subi profondément l'influence des doctrines de Lamarck en ce qui concerne la transformation des végétaux. Aujourd'hui encore, la plupart des néo-lamarckiens sont des Américains. De ce fait, il est difficile de trouver un pays au monde qui ait été comme l'Amérique du Nord soumis à l'introduction massive d'une foule de végétaux qui, généralement, se sont transformés sous l'influence du sol et du climat.

Les sélectionneurs américains exploitèrent en grand les méthodes de travail préconisées par certains horticulteurs européens et surtout par l'Américain Luther Burbank, qui s'était fait, au début de ce siècle, une solide et méritée réputation de « magicien des plantes ». « *Des changements profonds dans les conditions de vie, des hybridations répétées, souvent entre plantes offrant peu d'affinités, telles étaient les deux techniques qui « brisaient » le type et devaient fournir le polymorphisme nécessaire pour faire des caractères améliorés.* »

De cette manière, Burbank avait obtenu des « nouveautés » qui firent grand bruit à l'époque. Citons ses cactiers sans épines et sans spicules, résistant aux neiges du Nord de la Californie et fournissant un fourrage fort apprécié pour le bétail dans les régions arides; citons aussi ses variétés de pruniers à fruits dépourvus de péricarpe ligneux et trois à quatre fois plus gros que les plus belles prunes de l'Europe. Par hybridation il obtint également de fort belles variétés de pommes de terre...

A l'époque, l'agriculture américaine disposait encore d'immenses étendues de sol neuf d'une richesse qui permettait la croissance exceptionnelle de plantes arrachées le plus souvent à des terres beaucoup plus pauvres. Les hybridations, entreprises sur une grande échelle, donnaient par ailleurs des résultats merveilleux qui autorisaient tous les espoirs en une progression continue.

Mais les sélectionneurs oubliaient que la « fixité » des lignées hybrides est des plus relative. Cette fixité apparente peut durer parfois de nombreuses générations, il arrive qu'elle s'effondre subitement si

l'on néglige de maintenir les conditions exceptionnelles indispensables à sa conservation. C'est ce qui s'est produit dans le cas d'un certain nombre de variétés américaines qui se sont trouvées transplantées dans des sols de moins en moins riches, où les règles de la culture alternée avaient été absolument négligées.

L'industrialisation de l'agriculture américaine fit également adopter l'usage exclusif des engrais dits catalytiques, qui assurèrent de hauts rendements pendant une certaine période, mais provoquèrent ces maladies parasitaires qui devaient accélérer la chute de nombre de variétés améliorées que des hybridations trop audacieuses avaient fort éloignées du type primitif.

Pour certains théoriciens qui aiment jouer avec l'absolu dans l'appréciation de questions dont il serait sage de réserver la petite part d'inconnu qui appartient à l'avenir, l'érosion prépare des « terres mortes » qui seront définitivement impropres à toute végétation ordonnée.

Toutes les élucubrations de ces maîtres ès théories sont à la mesure de cette affirmation ridicule. Le conventionnel Dubois-Crancé qui, comme Cincinnatus, était retourné à la charrue, avait raison de dire : « *En matière d'agriculture, les savants n'ont jamais fait que du gâchis.* »

Dubois-Crancé faisait cette remarque qui pourrait fort bien être faite aujourd'hui : « Que de charlatans parmi quelques bons auteurs...Après avoir beaucoup lu, je me suis trouvé beaucoup plus embarrassé que je n'étais quand j'eus l'intention d'acquérir des connaissances en agriculture. L'un disait : semez clair, vos blés trocheront de reste; l'autre : semez dru, ou vous ne récolterez que de mauvaises herbes. L'un disait : fumez beaucoup, vous obtiendrez plus d'humus; l'autre : ne fumez pas mais labourez fréquemment, vous diviserez les molécules. Un troisième disait : ni fumiers ni labours fréquents, cela évapore les sels, mais semez des racines et enterrez-les avant de mettre du blé. » (Archives de Rethel.)

Un siècle et demi après ces observations de Dubois-Crancé, on peut encore constater une aussi grande diversité dans la diffusion de certaines méthodes extravagantes qui sont, dans l'esprit de leurs auteurs, propres à révolutionner l'agriculture.

Avant de conclure, le théoricien ferait bien de s'en référer au praticien, qui possède lui aussi quelques lumières sur certains aspects du problème.

On a souvent daubé sur l'indécrottable esprit routinier du paysan. Pourtant, tout n'est pas condamnable dans ses comportements. Il tient compte aussi d'un certain nombre de faits qui sont basés sur une longue observation. Ce n'est pas un critérium négligeable.

Or le paysan dit, lui, que la plus mauvaise terre, comme la terre la plus épuisée, peut produire si l'on y incorpore du fumier et des composts en conséquence, et si l'on veut bien comprendre que l'exploitation mécanique du sol ne suffit pas, mais que la stabilité de la production nécessite une intervention patiente et constante de l'homme.

En définitive, tout se ramène à un problème d'organisation qui n'est pas près d'être abordé sérieusement dans notre société qui recommence déjà à pratiquer l'insensé néo-malthusianisme économique d'une avant-guerre que de joyeux humoristes qualifient pompeusement d'« époque de la prospérité ! »

Comme j'allais terminer cet article, je reçois une importante documentation sur l'évolution de l'agriculture américaine vue par un ami qui vient de tenter des expériences du plus grand intérêt aux U.S.A.

Cette documentation confirme ce que je connaissais de l'érosion du sol américain soumis à une culture intensive inconsidérée. Elle précise même que de grandes exploitations, des fermes autrefois prospères, avaient dû être abandonnées par suite de la disparition de la couche arable. Mais mon ami affirme que des remèdes puissants sont aujourd'hui efficacement employés, et il cite principalement le Kudzu, plante papilionacée à feuilles trifoliées très abondantes qui, comme toutes les légumineuses, a la propriété de fixer directement l'azote atmosphérique par l'azotobacter des nodosités de ses racines. Les racines de cette plante pénètrent très profondément dans le sol, s'y ramifient en l'ameublissant et mobilisent les principes nutritifs du sous-sol. Les feuilles mortes ne tardent pas à

former une couche qui rapidement s'enrichit en humus et retient l'humidité. Il suffit d'enterrer pendant l'hiver les organes aériens du Kudzu pour pouvoir livrer la terre qui le produit à une excellente culture dès le printemps suivant.

Le Kudzu fournit, en outre, un très bon fourrage qui peut être consommé en vert ou à l'état sec et est appelé à rendre de très grands services dans l'alimentation du bétail.

Il paraît qu'en l'espace de quatre ou cinq ans, plus de 500.000 hectares de terres abandonnées ont été remises en valeur par une culture alternée avec le Kudzu, dans la Georgie principalement, et 4 millions d'hectares dans les Etats du Sud.

Mon correspondant précise que la production agricole actuelle aux U.S.A. est montée à 140 pour cent de celle de 1935 à 1939. Il déclare qu'il considère comme d'autant plus puériles les affirmations des vaticineurs qui annoncent la famine et l'épuisement de la terre nourricière, qu'il convient tout de même de noter les curieux résultats de l'apport scientifique dans les derniers essais de « culture sans sol ».

On a pu, en effet, réaliser d'importantes cultures de légumes dans des solutions chimiques que les Américains nomment « hydroponics ».

Dans les îles volcaniques et coralliennes du Pacifique, des milliers de mètres carrés de bacs en ciment ont été garnis de graviers criblés, les graines mises en place et une solution nutritive dispersée dans ces bacs. Quatre mois plus tard les récoltes étaient superbes.

En faisant toutes réserves sur les facilités d'application de ce procédé ultra-scientifique, on peut quand même concéder qu'il y a là des perspectives plutôt séduisantes !

Mon correspondant attire mon attention sur un danger qu'il considère comme beaucoup plus proche et qui va confiner bientôt à la tragédie. Selon lui l'industrialisation de l'agriculture aux U.S.A. en provoquant une réduction formidable de la main-d'œuvre par l'emploi d'un machinisme de plus en plus perfectionné, va ouvrir une crise qui créera plus sûrement la misère que toutes ces érosions dont on dit qu'elles ravagent le globe.

Louis DORIVAL.

HUMANISER ou DIVINISER ?

Dieu, c'est le mal !

Ceci ne signifie nullement que l'homme soit nécessairement bon, comme le prétendait Rousseau. Du moins le philosophe affirmait-il la bonté *originelle* de l'homme, tandis que l'Eglise soutient avec une égale assurance le dogme du péché *originel*.

Pour le penseur révolutionnaire, la grande corruptrice avait nom la Société. Pour l'Eglise catholique, c'est le cœur même de l'homme qui est taché dès sa naissance.

Si éloignées que soient ces deux doctrines, elles se rejoignent cependant lorsqu'il s'agit de formuler les principes de la rédemption nécessaire : le retour à la nature ou à la divinité, qui est tout un puisque la nature est une création de Dieu et que celui-ci a fait le monde à son image.

Aussi bien l'idéal généreux de Jean-Jacques devait-il être ridiculisé par le délicat, mais trop dévôt Bernardin de Saint-Pierre, « inintelligent disciple » du Genevois solitaire (Lanson). Qui songerait, aujourd'hui, à chercher des preuves de l'existence de Dieu dans l' « harmonie universelle » ?

Déjà, le doux Laforgue, un soir de « Noël sceptique », avait senti, combien l'homme était « seul dans l'affolement universel des cieux» ! Le poète du « Sanglot de la Terre » n'est certes pas allé jusqu'à l'imprécation proudhonnienne placée en tête de cet article, mais il nous a montré, mieux que ne l'avait su

faire Voltaire, l'insolente vanité des religions.

— Est-ce donc à la négation de l'Esprit que vous aboutissez, à la destruction de la foi et à l'abandon des valeurs morales auxquelles cette revue paraît tant attachée par ailleurs ?

— Eh ! qui parle de détruire la morale et la foi ou d'abandonner les valeurs spirituelles auxquelles je tiens au moins autant que quiconque ? Le problème n'est pas de choisir entre le bien et le mal, attendu qu'une telle option ne se pose pas pour nous. Il consiste à rechercher la meilleure voie qui conduise, non pas à la fin apocalyptique du monde mais à l'âge d'or de l'Humanité régénérée.

C'est pourquoi si je revendique hautement l'appellation d'athée, je repousse catégoriquement celle d'incroyant. Car je crois en l'homme et ce sont peut-être, suivant un mot d'Henri Jeanson, ceux qui ne croient qu'en Dieu qui ne croient en rien.

Opposer l'homme à Dieu — Dieu tel que nous l'enseigne en particulier l'Eglise romaine — est donc plus un besoin du cœur qu'une attitude de l'esprit.

Délaissant l'argumentation rationaliste pour le raisonnement sentimental, je me bornerai à évoquer quelques points essentiels de la condition humaine qui suffiront à mettre en lumière le divorce constant entre le « créateur » et les défenseurs de l'homme.

C'est d'abord la loi du travail, premier châtiment infligé à l'ancêtre déchu du paradis perdu. Sans doute il existe encore des hommes ployant sous le faix de l'imprécation divine. Mais est-il besoin de souligner les efforts accomplis par les « damnés de la terre » pour sortir de l'esclavage où les avait jetés l'anathème : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ? »

C'est ensuite la loi de la vie, maudite dès l'aube de l'humanité : « Tu enfanteras dans la douleur. » N'est-il pas curieux de constater que certains bigots prétendent s'opposer pour des motifs religieux aux adoucissements apportés par la science à la naissance de l'homme, tout comme ils condamnent l'euthanasie coupable de le délivrer des affres de la mort ?

Qu'on se souvienne encore de Joseph de Maistre proclamant la guerre divine « puisque c'est une loi du monde ! » Ainsi ont été divinisées toutes les calamités fondant sur la planète, au son d'un « Dies irae » inhumain.

Alors, faut-il déclarer la guerre à la religion, remplacer la laïcité par un athéisme d'Etat devant lequel ont reculé jusqu'ici les plus sectaires parmi les libres-penseurs ?

Non. La solution n'est pas là. Elle est dans le cœur de l'homme. Ame signifie amour. Il ne s'agit pas de diviniser l'homme, mais d'humaniser Dieu. L'essai en a été tenté, il y a près de deux mille ans, par le Christ « Dieu fait homme ».

Quand tous les catholiques, tous les hommes de bonne foi, croyants ou incroyants, auront médité et compris le sublime message de l'Evangile, qu'il soit chrétien, bouddhique ou autre, une ère nouvelle se lèvera peut-être où Dieu servira à désigner, non plus l'impossible Maître du chaos, mais l'Inconnue de la grande équation dont nul n'a pu et ne pourra jamais pénétrer le mystère.

On reprochera sans doute à cette conception humaine de la providence de vouloir ressusciter le paradis terrestre. C'est que nous avons délibérément rompu avec cette « morale mortuaire » que dénonçait Michel Mourre du haut de la chaire de Notre-Dame. Pour nous, entre Platon et Spinoza, notre parti est pris : la Vie est, avant tout, *une méditation de la Vie.*

Eugène MERSER.

Comme l'an dernier, et pour les mêmes raisons, Défense de l'Homme *ne paraîtra que sur 48 pages pendant les trois mois d'été. Elle reviendra aux 64 pages avec le numéro d'octobre et pense s'y tenir en dépit d'augmentations successives bien lourdes à supporter.*

L'ART ET LA CIVILISATION

L'art, c'est la culture cristallisée.

(*John Knittel-Amédée*).

On rapproche ces deux termes avec des intentions très différentes. Parfois on se propose de montrer que l'art est une sublimation de la civilisation, ou bien on l'envisage comme l'avant-garde éclairante d'une immense armée qui avance lentement dans les chemins du matérialisme.

On se trouve aussi en présence des défenseurs de la thèse selon laquelle l'Art s'oppose à la civilisation. Ce sont là parmi tant d'autres des conceptions quelque peu inactuelles.

En cette année 1950 que l'on voit comme l'un des relais les plus importants de notre histoire, un certain nombre d'interrogations se posent à l'endroit de l'art, de la civilisation et des rapports qui existent (ou n'existent pas) entre eux ; interrogations d'un accent nouveau, semble-t-il, et qui toutes traduisent, plus ou moins intensément, l'inquiétude qu'une transformation profonde des modes de vie de l'humanité a logée dans les individus conscients, de notre temps.

Il n'y a de problème que par les exigences modernes de la politique. Les régimes autoritaires ont fait du gouvernement des hommes le centre d'intérêt exclusif et, par contre-coup, les pays dits libéraux agissent dans le même sens. On n'a jamais autant parlé d'art et de civilisation que depuis le temps où les régimes fascistes : hitlérien, mussolinien, stalinien, ont sévi sur la planète. Mais on n'en a jamais parlé avec autant de lapsus..

Quelles que soient les interrogations que l'on se pose, un fait demeure, c'est que les dirigeants politiques, et particulièrement ceux des régimes autoritaires, prétendent donner le dernier mot sur l'art et la civilisation et ce n'est pas la moindre cocasserie d'une lutte idéologique qui dure depuis plus de 30 ans, se manifeste intensément à l'heure présente avec la rivalité stalino-yankee et après l'écrasement des fascismes mineurs.

***

Le simple voisinage sur le papier de ces deux mots : art et civilisation, fait apparaître une opposition car de l'un jaillit : l'individu et de l'autre : la société. Qu'est-ce l'art en effet et qu'est la civilisation ?

L'art est une manière de faire, propre à réaliser par représentation ou signe et avec le minimum de matière, une conception, un idéal.

On aperçoit immédiatement que l'idéal, but à atteindre de l'artiste, peut être individuel ou collectif. La manière de faire, elle, est subjective. Oh ! sans doute y a-t-il les écoles ! Les disciples traitent leurs sujets selon la conception ou à la manière de tel maître.

Mais, outre que jusqu'au cœur du XIXᵉ siècle toutes les écoles d'une longue époque avaient la même vision du monde, la manière des maîtres n'était pas à ce point copiée par les disciples s'ils possédaient quelque personnalité; dans le cas contraire, il ne s'agissait plus d'artistes, mais d'artisans.

Je viens d'écrire que les maîtres d'une longue époque avaient la même vision du monde jusqu'au cœur du XIXᵉ siècle. Il semble, en effet, qu'ils aient davantage rendu compte de la prise de conscience

cosmique de leurs contemporains qu'ils ne l'aient provoquée.

Rappelons-nous l'interminable suite de tableaux religieux du moyen âge, les thèmes sensualistes de la Renaissance, les sujets réalistes des maîtres hollandais et flamands du XVIIe siècle, les compositions d'une froide majesté des artistes du Roi-Soleil, l'aimable gentillesse des productions du siècle des lumières.

Sans doute, et surtout dans le domaine littéraire, voyons-nous, en ces époques, apparaître des manifestations artistiques singulières, des manifestations qui annoncent des tentatives pour briser le cercle magique dans lequel les artistes étaient enfermés comme leurs contemporains voués aux activités sociétaires, tentatives contre les conceptions admises, tentatives aussi pour donner à la forme, le piment qui convenait à l'audace. Villon, Rabelais, Shakespeare, Molière, Michel Ange, Rembrandt, Velasquez, Murillo... furent en quelque sorte des révoltés. Mais les éclairs qu'ils lancèrent ne furent suivis d'aucun orage. La société se borna à fermer ses contrevents. Car société et civilisation participent l'une de l'autre ou plus exactement la civilisation est l'expression générale de la société.

Pris au sens littéral, le terme civilisation rend compte des relations sociales existant entre les hommes. Considéré à l'échelle de l'humanité ou de la plus grande humanité possible il s'agit de la Civilisation. Dans le temps et eu égard à telle aire territoriale ce même terme s'applique à un siècle et à tel peuple qui eut un grand rayonnement ou un fort empire sur les autres collectivités.

Ils conviendrait donc d'envisager deux sortes de préoccupations : le contenu des relations sociales d'une part, l'état de ces relations à un moment donné ou dans tel site géographique, d'autre part.

Où il y a relations sociales, existe nécessairement une organisation. Jusqu'à ce jour, sauf erreur, cette organisation fut fondée sur le gouvernement des hommes. Dès lors les relations sociales impliquent des liens politiques, noués au travers des institutions officielles.

Ces institutions sont généralement le reflet des règles juridiques qui s'établissent entre les particuliers dans les domaines public et privé. Les règles juridiques elles-mêmes commandent aux modes et aux fins de la production et de la répartition des richesses économiques.

Mais ces éléments conjugués n'enferment pas inéluctablement tous les hommes dans un cadre définitif. Des individus, en effet, méditent sur le monde et l'humanité (savants et philosophes), sentent d'une manière vive et profonde (écrivains et artistes), agissent sur les mécanismes sociétaires (institutions politiques, articulations économiques, etc.) ; certains enfin voient au delà de l'apparence et désirent conduire leurs semblables à des panoramas déistes.

Ainsi, la science, l'art, la religion, la technique même (cette discipline se dégagera assez tard) forment ce monde spirituel qui est comme l'atmosphère des relations sociales, les vivifient, les font progresser ou au contraire les rendent stagnantes ou régressives.

Qu'un divorce intervienne entre les principaux éléments de la civilisation et nous la verrons mûre pour la décadence et la mutation. Mais l'une et l'autre seront commandées par l'état des relations sociales.

Certes, les données économiques sont importantes dans toute civilisation. Dans quelle mesure infléchissent-elles les autres éléments (politiques, juridiques, spirituels) il serait intéressant de le montrer. Seule l'étude approfondie de la première civilisation générique, celle des Grands fleuves, pourrait nous éclairer sur ce point. Mais est-elle possible ?

Les civilisations postérieures (méditerranéenne, hercynienne, ainsi dénommée à cause des gisements de houille) ne se sont pas établies par génération spontanée. Et, tandis qu'il est infiniment probable que les actes politiques et juridiques ont eu une répercussion sur le fondement économique (terres cultivables) de la civilisation des Grands fleuves, de même ils ont concouru, à des degrés divers à la formation de la civilisation méditerranéenne (négoce marin) et de la civilisation hercynienne (industrie) (1). Le lieu n'est pas ici d'examiner en détail l'état des civilisations génériques et particulières,

---

(1) R. LOUZON. Esquisse de la géographie économique du monde (*Révolution prolétarienne*, mai 1950).

mais de voir, pourquoi et comment, l'art, l'un des éléments de la civilisation, réagit en elle.

⁂

La civilisation est un style de vie collectif. Elle se présente en dyptique : elle est utilitaire; elle est irrationnelle.

L'art est la réalisation affective efficace d'une conception personnelle ou collective, avec le moins de matière possible.

De deux choses, l'une : ou bien la conception (et généralement sa réalisation) entre dans le cadre de la civilisation contemporaine de l'artiste et nous nous trouverons en présence d'une œuvre officielle, ou bien elle en est en dehors et alors nous aurons une œuvre extravagante selon certaines personnes, ou maudite, pour le vaste collège des bien-pensants.

Tenons-nous en au monde du XIXe siècle pour illustrer ce que je viens d'écrire. Le XIXe siècle fut industrialiste, hédonistique, rationaliste ; le tout rehaussé de pruderie et de charité chrétiennes. C'est un monde dominé par la bourgeoisie financière et industrielle, solidement étayée par un propriétarisme rural.

Guizot avait lancé son fameux : « enrichissez-vous ». Et Proudhon écrivait : « Que veut donc la bourgeoisie ? Elle veut des affaires. Ce que veut, ce que demande la bourgeoisie, c'est le bien-être, le luxe, la jouissance; c'est de gagner de l'argent. »

Pour les classes riches du XIXe siècle le monde est une machinerie pécuniaire dont les travailleurs sont les menus servants. L'homme dirigeant est devenu son propre dieu, il est le *Deus ex machina* de la civilisation technique. Tout y est envisagé en termes mathématiques et monétaires. C'est le règne du rationalisme appliqué. Il est de bon ton d'observer une réserve prudente à l'égard du Dieu chrétien. Une trop grande incrédulité parmi les cercles bourgeois jetterait le trouble dans les croyances du prolétariat. Or il importe qu'il continue d'être rituellement résigné. On demandera précisément à l'art de soutenir cette résignation. Les thèmes de la Patrie, de la Famille, du Travail, etc. feront prime avec des moyens d'expression ronflants ou larmoyants selon les besoins; et des écrivains comme Victor-Hugo (malgré quelques écarts) et Béranger, des peintres comme J.-P. Laurens, Gustave Moreau, Meissonnier, d'autres artistes encore, auront été parmi les meilleurs aides de la Bourgeoisie XIXe siècle ! Monde de la lourde apparence, du privilège de fait où l'on chercherait vainement l'homme authentique jusqu'à la venue des révolutionnaires sociaux et artistiques.

Et c'est, parce que le XIXe siècle avait été le siècle du matérialisme, du réalisme et du sensualisme confortables pour la bourgeoisie que, de l'impressionnisme et du symbolisme au surréalisme et à l'art abstrait de nos jours, écrivains et artistes ont chassé l'anecdote et l'objet de leurs préoccupations. Mais ils ont créé la psychologie de hiatus et la forme intrinsèque qui sont les sérums de vérité de l'homme authentique.

A travers les manières de faire différentes, correspondant à des tempéraments divers se dessine une même ligne de force. Elle mène à l'absolu, à l'ineffable.

Le XIXe siècle a misé sur l'homme certes, mais sur un homme qui était devenu artificiel pour n'avoir pas su dominer l'ivresse de ses conquêtes scientifiques et techniques. Jamais peut-être l'être humain n'avait connu autant de règles pour le jeu social, autant de ces règles qui tournèrent aux préjugés, aux traditions. Le Dieu Progrès s'en était mêlé ajoutant ses rêts à ceux d'une religion chrétienne devenue postiche, à ceux enfin des nouvelles hiérarchies.

Et c'est à l'art du dernier tiers du XIXe siècle, à celui du XXe, que nous devrons de sortir l'homme de ce monde d'apparences scientifiques et économiques. Car cet art cherche derrière ce monde, la réalité essentielle, les rythmes cosmiques.

L'homme moderne était menacé d'être rivé aux choses. L'art moderne par ses aspirations, ses recherches et ses découvertes écartera la menace et donnera peut-être enfin un sens moral à la science.

Ce ne sont pas les chefs-d'œuvre actuels, littéraires, musicaux ou plastiques, considérés en eux-mêmes et pour le contentement des amateurs qui m'intéressent ici, mais plutôt l'état d'esprit et de sentiment qu'ils créent par leur présence parmi les hommes.

Henry Miller vient d'écrire : « Lorsque le dix-neuvième siècle s'écroula sur le champ d'Harmaguédon, les vieilles bar-

rières se rompirent. Les artistes démoniaques qui dominèrent ce siècle contribuèrent autant à saper le passé que le firent les hommes d'Etat et les militaristes, les financiers et les industriels et les propagandistes qui ouvrirent la voie à la débâcle. »

Comment les artistes apportèrent-ils cette contribution ? J'ai écrit que la civilisation se présente en dyptique. Dans son aspect utilitaire elle est sur le plan de la conscience collective. Dans son aspect irrationnel elle est sur le plan de la subconscience subjective.

Le propre de l'art valable est de saisir et d'exprimer les éléments indéfinis de la civilisation, c'est-à-dire les tendances vers une nouvelle attitude des hommes à l'égard de l'univers et de l'humanité.

Quand, par exemple, les peintres abstraits produisent des formes et des coloris jusque là inconnus, ils marquent une progression dans la connaissance qu'ils ont d'eux-mêmes et de leurs rapports avec le monde. Je dirai au surplus que le mouvement sociétaire qui s'est produit sur le plan utilitaire a modifié la psychologie des artistes, donné un fil nouveau à leurs sens.

Les véritables artistes se situent donc aux régions élevées où s'élaborent les mutations humaines.

Touchés par une sorte de grâce, leur intelligence et leur sensibilité, agissant de concert (sans qu'on puisse décider de l'une ou de l'autre quelle est la plus active) captent les nouvelles indications et les expriment avec une manière de faire qui leur paraît la plus efficace. Les indications sont passées alors du plan de la subsconscience de l'artiste à sa conscience.

Parfois l'expression de l'auteur déconcerte le public; puis peu à peu il se familiarise avec elle. Il y a contact entre la subconscience collective et la conscience de l'artiste. Enfin, l'accord s'établit.

Les thèmes exprimés, les nuances captées et produites sur le papier de l'écrivain ou du musicien, sur la toile du peintre ou dans le marbre du sculpteur font désormais partie du capital social, intellectuel et affectif. Ils entrent dans le domaine utilitaire de la civilisation. A ce niveau, un conflit peut éclater entre les Pouvoirs publics et les artistes.

Et c'est précisément en U.R.S.S., où l'on veut nous persuader que s'édifie une civilisation socialiste, que le conflit entre le pouvoir politique et l'art a tourné au drame.

Pour nous, le socialisme, en dehors de sa forme et de son contenu économiques, a toujours présenté des exigences de caractère éthique donnant toutes garanties à la personne humaine et à sa libre expression.

Or, que voyons-nous au pays des « Réalités nouvelles », si ce n'est l'application primaire (à croire que tous les staliniens sont des primaires) du dogme économico-social marxiste à toutes les activités ex-bolcheviks !

Je ne discuterai pas la valeur « scientifique » du marxisme, cela nous mènerait trop loin. Mais il n'y a pas si longtemps je reprenais contact avec Marx. Sa dialectique n'a pas cette prétention de tout expliquer que l'on trouve dans le verbiage des épigones staliniens. Mieux, il y a dans Marx un humanisme profond qui est complètement absent du « paradis soviétique » des hommes-matricules.

Non seulement le contenu rationnel — il est très important — du système marxiste a été recueilli par les théoriciens de l'U.R.S.S., mais ils y ont ajouté outrancièrement. Pour eux, aucune activité ne peut être irrationnelle. Rien ne doit rester en dehors des schémas « scientifiques ».

Ainsi, par des voies nouvelles, nous retombons, avec la soi-disant civilisation socialiste soviétique, dans ce rationnalisme appliqué qui m'a paru être le signe de la civilisation bourgeoise du XIXe siècle. Avec l'une et l'autre, nous demeurerons attachés au monde des choses. Le propos, dans les deux cas, ne sera pas de chercher à découvrir ce qu'il y a derrière les apparences, mais de s'en tenir à la réalité. C'est donc une querelle sur la qualité du réalisme qui sépare staliniens et bourgeois. Ce n'est pas l'affaire des véritables artistes révolutionnaires. Avec Baudelaire, ils pensent que « l'imagination est la plus scientifique des facultés parce que seule elle comprend l'analogie universelle ». L'analogie, démarche de l'art, on la trouve dans le frisson impressionniste, dans la prophétie rimbaldienne, dans les thèmes polymorphes des

surréalistes. Elle permet les transpositions, découvre les parentés secrètes. Combien cela est éloigné du scientisme stalinien qui, au travers de la dialectique hégélo-marxiste (thèse, antithèse, synthèse), veut plier tout le monde, physique et métaphysique, au dualisme de l'identité et de la contradiction pour élaborer la loi salvatrice ! (2)

Quoi d'étonnant, dès lors, que pour lui l'art soit la « superstructure d'un ensemble de conditions », ou, ce qui revient au même, qu'il doive être l'illustration d'un réalisme soi-disant socialiste !

D'ailleurs, aucune chance de réussite n'existe pour les artistes russes qui auraient une autre opinion sur l'art. Et s'il ne s'agissait que d'échec ! Mais ils seraient accusés de « déviationnisme » et l'on sait ce que cela coûte en U.R.S.S. !

Tout est mis en œuvre pour qu'une telle éventualité ne se présente pas. A la fin de 1949, le *Sovietskoïé Iskousstvo* (*L'Art soviétique*) prodiguait des conseils infaillibles aux artistes plutôt malheureux. Ils doivent rehausser leur niveau idéologique et politique. Ainsi, ils seront en mesure de « remporter des succès considérables en produisant des œuvres dignes de la grandiose époque stalinienne ». L'éditorialiste ajoute : « Plus leur conscience marxiste-léniniste sera élevée, et plus leur travail lui-même sera fécond et les résultats acquis effectifs. » Mais il ne suffit pas qu'ils élèvent leur conscience, il leur faut « s'appuyer davantage sur la science marxiste-léniniste victorieuse, relative à la société ». Tous les établissements artistiques ont reçu des directives aux fins d'intensification du travail d'éducation politique.

L'éditorialiste insiste sur ce point : « Toute cette activité de propagande devra être dirigée contre toute manifestation d'idéologie bourgeoise; elle devra armer les travailleurs de l'art en vue de leur permettre de poursuivre une lutte sans merci contre tout symptôme de servilité devant la culture bourgeoise, corrompue, et contre le cosmopolitisme, arme idéologique de l'impérialisme. »

Y a-t-il lieu désormais de s'interroger sur l'origine des poèmes d'une platitude insigne, délirants d'adoration à l'endroit de Staline ?

Y a-t-il lieu de se demander pourquoi les peintres russes plaquent de soi-disant tranches de vie sur leurs toiles ? Ces œuvres rappellent les productions les plus niaisement édifiantes de nos peintres officiels du XIXe siècle.

Est-il étonnant que le compositeur soviétique Chostakovitch ait déclaré, tout récemment, à grand renfort de publicité, qu'il prendra bientôt pour thème de son inspiration la lutte pour la paix ? Il s'empresse de préciser qu'il n'a remporté que des succès lorsqu'il a établi « un contact intime avec le peuple » et exprimé des « idées humaines et vivantes ». Il ne pouvait pas dire, naturellement, qu'il allait produire sur l'ordre de l'Etat.

Dans le même temps, le camarade Pekavera, doyen de l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences soviétique, reproche à Le Corbusier, dans un article des *Sovietskoïé Iskousstvo,* d'être « un valet du capital » et « passionné par la création formelle » au point d'oublier « l'homme vivant ». Il n'y a pas si longtemps, Le Corbusier était encensé dans la presse communiste de France.

Voilà des faits après tant d'autres. Ils se prolongent parmi les thuriféraires français de l'U.R.S.S. Une certaine Madeleine Rousseau, si j'ai bonne mémoire, n'écrivait-elle pas (dans *le Musée vivant* de février 1947) de l'impressionnisme qu'il était « le triomphe de l'individualisme et du libéralisme bourgeois. Dans cette désagrégation du monde des impressionnistes dont la lumière ronge les formes et sape les fondations, il faut déceler les signes avant-coureurs du déclin de la société capitaliste », dont l'art moderne achève d'attester « le mal incurable » ?

Car, pour les staliniens, l'U.R.S.S. est le pays de la vie. Point de formalisme, mais l'homme vivant en qui l'on cultive « le patriotisme soviétique vivifiant » (*Sovietskoïé Iskousstvo*). Chaque artiste est nanti d'une histoire du Parti bolchévik et d'une biographie détaillée de Staline !

Aussi, l'an dernier (1949), un certain Serge Nigg, dans une revue *La Nouvelle Critique,* reprochait-il à Schœnberg, représentant de « la musique d'avant-garde à contenu réactionnaire », d'avoir composé une œuvre de mort avec *le Survivant de Varsovie.*

---

(2) Charles ESTIENNE. Journal *Combat* du 20 juillet 1949 : « Variations sur l'Art, l'Histoire et la Science ».

La grande insurrection des artistes d'Occident a été précisément la révolte contre la mort. Ils n'ont pas voulu que les hommes s'ensevelissent sous les ruines d'un monde branlant. Ils ne veulent pas davantage qu'ils meurent dans un monde qui présente une façade pseudo-socialiste, et s'il ne s'agissait que de la façade !

Cette mission, ils l'accomplissent avec tout leur cœur, tout leur cerveau, toute leur chair qui sent le danger. Il ne peut y avoir de normes officielles pour un si noble apostolat ! C'est l'être total de l'artiste qui veut épouser la vie, en pénétrer tous les secrets exaltants. Pour y parvenir, il faut aller au delà de l'enveloppe.

Avec Henry Miller nous dirons : « Prends ce monde de tous les jours et étreins-le ! »

Nous nous trouvons en présence d'un « art » officiel soviétique à fins utilitaires. Les artistes russes sont des « travailleurs de l'art ». Nous les désignerions en France par le vocable d'artisans. Ils ont en effet pour tâche de « créer les richesses inappréciables de la culture matérielle et spirituelle qui aideront le Parti dans son œuvre d'éducation communiste du peuple ».

Mais les dirigeants staliniens ont une autre raison de mettre les artistes à l'alignement. C'est qu'ils constituent un danger. Ils sont l'expression même de l'homme libre. Ils sont aussi l'aventure. Ils vont à la connaissance du monde. Dans cette quête, ils aspirent, comme l'écrit Jean Paulhan, à « participer aux secrets du monde, à défaut de les connaître ». Il y a fort à parier que de ce voyage ils rapportent une vision étrangère à celle de l'élite bourgeoise ou du Politbureau. Or voilà le grand crime. Les artistes valables sont des révolutionnaires permanents, de vrais révolutionnaires. Et ça n'est pas l'affaire ni de Staline ni de ses suppôts.

En position constante de liberté, porteurs de menaces pour tous les régimes, même les plus durement établis, les artistes sont d'un exemple fâcheux pour le bon peuple. Il n'y a pas que leurs œuvres qui contaminent, il y a aussi leur esprit, leur façon de vivre, leur conversation. Sans s'en douter, ils sèment des explosifs. Il n'y a plus qu'à les ramasser. Cela non plus, Staline ne peut le tolérer.

Les artistes, comme les savants, doivent passer sous le joug politique et y être maintenus. Mieux que Louis XIV, Napoléon, Mussolini et Hitler, le « Petit Père » bien-aimé a fait de la civilisation le monopole de la politique.

***

Au terme de la deuxième partie de cette étude, j'ai écrit que les indications subconscientes exprimées par les œuvres d'art entraient finalement dans le domaine utilitaire de la civilisation. J'ai voulu dire ainsi que l'atmosphère spirituelle des relations sociales était devenue plus riche, que ces relations en étaient améliorées, qu'il y avait en fin de compte progrès. Le processus me paraît normal quand on laisse l'art en liberté. Il en va autrement lorsque les dirigeants de l'U.R.S.S. escamotent le domaine irrationnel d'une civilisation *en assignant au départ* des fins utilitaires tendancieuses à l'art.

Mieux, après que des recherches ou des trouvailles artistiques ont enrichi le domaine utilitaire de la civilisation par une libre collaboration, l'artiste ne se repose pas pour autant de ses travaux. Il repart en avant. Le nouveau domaine utilitaire reagit sur lui et l'incite à de nouvelles aventures. Intégration et désintégration de l'art dans la civilisation me paraît être le phénomène à deux temps nécessaire à toute expansion de l'humanité.

Jamais ne m'a semblé plus justifiée la vieille distinction entre les arts libéraux et les arts mécaniques.

En U.R.S.S., pays de l'esclavage généralisé (« l'élite » du prolétariat en est en dehors, bien entendu), cette distinction est périmée. Les artistes doivent être comme les ouvriers : des esclaves de l'Etat patron. Sur ce point, comme sur bien d'autres, l'U.R.S.S. est terriblement réactionnaire et cette constatation prend tout son sens à l'heure présente, puisque le stalinisme, au moyen de ses fourriers internationaux, accable l'avant-garde « cosmopolite », donne du régent en toute occasion. Tout de même, dans les pays bourgeois, il est encore permis de s'exprimer ! Les artistes n'y ont guère à craindre que la bêtise et l'irascibilité des coteries de bien-pensants. Henry Miller doit rire de l'autodafé d'une partie de certaines de ses œuvres.

Gaston LACARCE.

CEUX D'HIER

Hoche MEURANT

Il est difficile de retracer en quelques lignes la vie tumultueuse de Hoche Meurant, né en 1883 dans un quartier populeux de Roubaix, dix-septième enfant d'une famille qui en compta vingt-trois (à l'époque le néomalthusianisme n'était ni connu ni pratiqué dans la classe ouvrière).

Son père était un militant socialiste qui, en vertu de cette référence, se trouva éliminé des firmes textiles de l'endroit et dut se faire marchand de journaux pour élever sa nombreuse marmaille. Très jeune, Hoche Meurant se trouvait donc aux côtés de son père dans les luttes sociales ; étant très studieux et déjà très indépendant, il ne manqua pas d'approfondir les doctrines qui prenaient la liberté pour base, et son jeune cerveau précoce l'orienta vers l'anarchisme. Ainsi, il constata mieux les origines des misères sociales dont étaient victimes tant de pauvres diables exploités par les potentats du textile. Et c'est au milieu de combats farouches que le petit Meurant grandit et devint vite le révolté qu'il ne cessa plus jamais d'être.

En 1904 il accepta, sur les instances des siens, de se rendre au régiment mais sans rien abdiquer de ses idées qu'il ne manqua d'ailleurs pas de propager à la caserne où il fut vite repéré et condamné à différentes peines d'emprisonnement et envoyé ensuite à Biribi, de sinistre mémoire. Se trouvant en cellule, son capitaine étant venu le provoquer, il jeta à la tête de celui-ci le couvercle de sa tinette et désarma le sous-officier de garde qui était présent. Il fut condamné à mort et demeura de très longues semaines dans l'attente de son exécution, mais les démarches de son père, l'agitation faite par ses amis firent commuer la peine ; enfin, il obtint la grâce complète.

Il revint au pays natal, y connut la bonne Palmyre qui fut pour lui, grand enfant émotif, une compagne extrêmement dévouée ; devenue anarchiste elle aussi, elle soutint son compagnon durant plus de quarante années, alors qu'il luttait contre tant d'iniquités.

Boycotté, tout comme son père, Meurant vivota indépendant ; puis il rencontra un homme aux idées larges qui lui procura une tricoteuse et lui fit une avance de laine. Alors, Hoche et Palmyre tricotèrent pour les copains à des prix défiant toute concurrence.

Je passerai sur différents procès où Meurant fut mêlé dans le Nord. Nous le voyons encore avec son attitude courageuse, tellement osée que certains magistrats le prenaient pour un déséquilibré... dangereux. Au cours d'une audience d'un tribunal correctionnel (c'était en 1925), le président émettant une opinion désagréable contre l'inculpé Meurant, son défenseur, Me Suzanne Lévy, fit entendre cette protestation et connaître ce fait divers : « Vous osez qualifier de cette façon Hoche Meurant, lui qui, au mépris de sa vie, sauva de la mort, il y a quinze jours à peine, la fiancée d'un riche bourgeois. » En effet, une voiture automobile ayant dérapé, s'étant retournée et ayant pris feu, Meurant s'était jeté au secours de ses occupants et avait eu la chance d'empêcher que la jeune fille ne subisse le sort de son promis et ne soit brûlée vive. Elle vint à l'audience, d'ailleurs, pour en témoigner ; le président dut taire sa rogne et Meurant ne fut condamné qu'au minimum légal.

Mais la plus belle partie de sa vie militante, la plus importante au surplus, c'est celle que Meurant consacra à la défense des proscrits. Combien sont-ils tous ceux qui, par les efforts de Hoche et de ses amis, parvinrent à traverser sans encombre la frontière ? Des milliers sûrement. Et combien parmi ceux-là qui trouvèrent, avant ou après le passage de la frontière, chez Meurant le refuge fraternel. Puissent-ils lire ces lignes ou apprendre autrement la mort de cet homme si sûr et si dévoué, s'imaginer la douleur de la pauvre Palmyre et son dénûment, en ce cas nous serions moins inquiets quant au sort de la malheureuse veuve qui demeure seule, avec tant de souvenirs, c'est vrai, mais aussi avec sa grande peine dans le logis de la rue d'Arcole, à Croix.

UN GARS DU NORD.

A la recherche de l'homme

LA RUPTURE DES RITES TRADITIONNELS

On se défend mal d'une impression de mélancolie lorsqu'on lit les monographies des croyances primitives et des rites qu'elles comportent. C'est qu'elles évoquent bien des coutumes, conservées par les traditions campagnardes, qui dénoncent sous leur déguisement chrétien des reviviscences du paganisme presque intactes, au travers desquelles nous rejoignons nos origines.

Il n'est pas du tout malaisé de discerner, entre certains rites de ce paganisme évolué jusqu'au concept de dieux anthropomorphiques et d'autres rites du naturalisme primitif, mieux qu'une analogie, mais une parenté. Lorsqu'ils ne découlent pas l'un de l'autre la parenté n'en existe pas moins dans une similitude de la fonction mentale demeurée, en ces manifestations magico-religieuses, tout à fait primitive. C'est là que se pose tout le problème de la religion considérée comme un fait d'innéité par les tenants des transcendances déistiques.

Pour nous en tenir à la leçon de l'époque préhistorique que ses survivances nous ont permis d'épeler, il nous faut constater, tant dans l'ordre de la morale et de l'intelligence créatrice que dans l'ordre du progrès matériel, un état d'inhibition tel chez le primitif que l'on est fondé à se demander s'il n'est pas l'état où l'homme devrait naturellement vivre et d'où il ne serait sorti que par accident.

Une tentation nous vient aussitôt de considérer le progrès accompli néanmoins comme la conséquence d'une complexion particulière de l'homme blanc qui le premier rompit l'envoûtement et dont il semblerait qu'une suprématie intrinsèque se serait manifestée dès les origines.

Il ne faut s'aventurer dans une telle voie qu'avec une extrême prudence, surtout si l'on entend, comme d'aucuns le font, que l'homme blanc par excellence est celui qui appartient à la seule branche linguistique indo-européenne. Ce serait négliger parmi les facteurs d'évolution des ethnies les conditions climatiques et économiques, les conditions du milieu en un mot dont on constate qu'elles furent en bien des cas déterminantes. Au paléolithique, un tel critère n'interviendrait pas sans arbitraire.

De l'aurignacien au magdalénien, on situe mal les époques et moins encore les conditions de la ségrégation des trois types humains fondamentaux que l'on trouve cohabitant dans l'Ouest européen. C'est bien avant la localisation relative des races que l'art magdalénien atteint cette perfection qui nous étonne et nous émeut. Quant tout à coup il disparaîtra complètement de l'Europe, ce sont les descendants du négroïde de Grimaldi qui le conserveront en Afrique où, après avoir traversé le néolithique, il subsistera jusque chez les Boschimans de nos jours. Ceux-ci, il est vrai, relèvent d'un état social qui correspond à un néolithique ancien, voire à un paléolithique qui s'est curieusement maintenu dans les caractères somatiques de ces primitifs dont la Vénus hottentote, stéatopyge et adornée d'une vulve en tablier, est le type connu. Il reste que cette race a été, tout comme le Cromagnien blanc, en possession des techniques anciennes de la gravure et du dessin.

Précisément, c'est la disparition de cet art en Europe qui, à mon sens, donne une des clés de l'évolution primaire de l'homme blanc pour des raisons d'ordre économique.

La disparition significative de l'art magdalénien

La disparition de l'art magdalénien est un mystère qui a pu faire écrire, au sujet des peuples mésolithiques et néolithiques qui ne surent le conserver, que l'on pourrait voir en eux des envahisseurs barbares venus, ou revenus de l'Orient. L'art africain proteste contre cette interprétation. Peut-être est-il une hypothèse plus simple, en tout cas, conforme à certains faits. En attendant que la préhistoire et l'anthropologie nous donnent une explication indiscutable, risquons-nous à l'avancer. Aussi bien répond-elle également à cette autre opinion, parfois énoncée, que l'art magdalénien, à cause de sa perfection, dépasse la magie et s'en évade pour réaliser sa propre fin: l'art pour l'art inventé dès le paléolithique !

Si les choses s'étaient ainsi passées, il est clair qu'une catégorie d'hommes se serait révélée assez extraordinairement supérieure pour imposer, au profit de leur dilection esthétique, le détournement d'un élément particulièrement sacré de la magie collective. Une telle hypothèse serait des plus séduisantes en ce qu'elle manifesterait le rôle déterminant et la puissance absolue de l'élite intellectuelle comme facteur de progrès. Malheureusement, cette hypothèse est aussi invraisemblable qu'il est possible, non seulement parce qu'elle est inconcevable au sein du petit monde fermé, impitoyablement grégaire, soupçonneux et fanatique du clan ancestral, mais parce que de nos jours même, où les voies sont plus larges, les élites novatrices n'atteignent ces voies et n'y sont reçues avec leur bagage inusité qu'après un long cheminement par des sentiers détournés.

L'explication doit être tout autre. La perfection de l'art fut acquise en quelque sorte malgré l'artiste; c'est-à-dire qu'en se gardant d'innover, il a obéi à l'adresse de sa main éduquée de génération en génération de sorciers; de nouveaux procédés sont de fait intervenus, imposés peut-être par les circonstances; sûrement, les progrès ont été très lents, acquis insensiblement, de siècle en siècle; mais toujours l'objet de ces représentations graphiques fut une opération de magie.

A défaut de ce que nous savons aujourd'hui par les témoignages vivants de ce niveau mental, un fait suffirait à caractériser l'ésotérisme de cet art : on ne le rencontre jamais à l'entrée des grottes où des artistes seraient enclins à l'exposer en pleine lumière; il se dérobe aux regards profanes dans les profondeurs secrètes des cavernes, souvent en d'étroites et basses galeries où l'œil a peine à le découvrir. Ce sont les conditions de ce secret qui vont nous permettre de déceler les causes de la disparition de l'art magdalénien à la période suivante.

La révolution climatique et ses conséquences psycho-sociales

Avec le retrait des glaces qui a libéré la moitié nord de l'Europe et de l'Asie, des modalités nouvelles de vie se sont imposées aux derniers hommes du glaciaire. Ils ont abandonné leurs grottes pour suivre le gibier, le renne et le mammouth remontant vers le pôle. Ils ont rompu le lien — après combien d'années de tourments de l'esprit, de désespoirs et de famine — ils ont rompu le lien sacré qui les attachait au lieu millénaire de leur culte. De ce moment, d'abord désemparés et aux prises avec cent problèmes nouveaux, où auraient-ils trouvé le loisir et le goût de peindre et graver ? Certes, ils ne renonçaient pas à la magie. Comment l'eussent-ils pu ? Mais il fallait bien qu'elle fût adaptée, que ses instruments fussent transformés pour être aisément déplacés. L'exacte représentation des signes magiques se révéla inutile; au portrait fut substitué un tracé, un modelage symbolique. Moins encore : un morceau de bois, un galet marqué d'une figure emblématique grossièrement façonnée, comme en témoigne le *chirunga* de l'Australien, suffisait à représenter l'esprit vivant d'un totem. Beaucoup plus tard, quand, après les grandes migrations, les peuples redeviendront relativement sédentaires, à l'époque des civilisations mégalithiques et chalcolithiques, nous trouverons ainsi les symboles des cultes solaires et lunaires schématisés puis stylisés à l'extrême.

Il est vraisemblable que les objets de

magie, devenus tout à fait mobiliers après le paléolithique, ont été pour le plus grand nombre détruits par le temps, la représentation de l'animal chassé, de l'ennemi voué à la mort, etc., étant confiée à une matière périssable : un morceau de la peau d'une bête, de ses cornes, de ses sabots ; les cheveux, les ongles, tout objet d'appartenance intime de l'ennemi.

Deux objections peuvent être faites à ces vues. L'une a trait aux statuettes de l'art nègre récent dont certaines, bien déterminées, ont des caractères magiques, alors que d'autres n'en ont aucun. A cette constatation s'oppose tout naturellement une considération de temps entraînant une probabilité de dégradation des idées authentiquement primitives, dégradation qui, dans le monde africain, est manifeste en maint domaine. Au niveau du paléolithique, et du fait des conséquences magiques redoutables résultant de la participation existant entre une chose et l'image de cette chose, il serait inconcevable qu'eût pu être tolérée une représentation quelconque exécutée en marge des rites.

L'autre objection tient au fait qu'en outre des dessins et des gravures pariétales, de nombreux objets mobiliers : armes, outils, « bâtons de commandement », gravés et sculptés, ont été retrouvés à ce niveau et ne paraissent plus par la suite, alors qu'ils auraient pu être conservés en tant que véhicules du culte. Cette objection est faible. Au début de la migration, il y a nécessairement une césure entre les formes « classiques » des rites et les formes nouvelles. La tradition étant de la sorte rompue, la transmission des secrets gardés par les artistes-sorciers ne s'opérait plus, ne pouvait s'opérer au cours de déplacements troublés de constantes incertitudes. Plus tard, occupé à polir la pierre de ses instruments « utiles », l'homme néolithique n'avait pas de raison qui l'incitât à rechercher des formes d'expression magiques oubliées ou à en inventer qui les eussent égalées. Il n'en avait plus besoin.

De la disparition d'un art qui fait notre admiration, n'inférons donc ni un changement complet des croyances qui l'enfantèrent, ni une régression de la civilisation dans ses éléments spirituels. Constatons seulement qu'alors comme de nos jours l'expression artistique de la pensée exige du temps et de la stabilité.

En compensation, la lutte pour l'occupation des territoires d'immigration, l'effort pour l'aménagement d'abris différents de l'habitat traditionnel, l'initiative à déployer pour suppléer le gibier en exode, pour apprendre à se rendre maîtres de nouvelles nourritures, sont autant de raisons qui excitent à se manifester l'intelligence pratique.

Certes, d'aussi grands changements ont dû bouleverser les esprits. Pour ces cerveaux élémentaires, la disparition du renne, par exemple, était une incompréhensible malédiction. L'abandon forcé du territoire où, sans doute, les esprits des ancêtres demeureraient, retirant au clan leur protection, entraînait un affaiblissement considérable du « mana » dont le clan avait cru jusque-là que sa vitalité en dépendait.

L'invincible tradition devait plier. Les rites devaient s'adapter à des circonstances imprévisibles. Le cercle magique où était enfermé le monde européen et méditerranéen se brisait. Des sorciers inspirés ne couvriraient plus les parois des cavernes de gravures qui nous ont restitué la faune de ces temps. Mais l'artisan allait naître qui, dans les carrières et les vastes ateliers de plein air dont subsistent les vestiges, renoncerait à la routine de la pierre taillée, s'ingénierait à la polir en attendant qu'il apprît à modeler, peindre et décorer la glaise, à fondre et marteler le cuivre. C'est le temps où naîtra la civilisation lacustre des palafittes et des terramares, des villages fer[illegible]es de bois et de pisé entourés de fossés; le temps où l'homme néolithique découvrira l'agriculture puis l'élevage.

Comment, après des milliers d'années de stagnation, ce monde s'est-il brusquement transformé, comment a-t-il fait le premier pas vers la liberté ? La réponse nous est donnée par la longue survivance des rites primordiaux là où le climat, les productions du sol n'ont pas changé, où les indigènes, immuablement fixés à leur étroit territoire totémique, ignorants de ce qu'étaient au juste êtres et choses à quelques lieues de leurs huttes, sont restés prisonniers de coutumes que rien n'appelait à changer. Sur ce point le marxisme a raison : l'économique conditionne l'évolution, mais il est faux qu'elle soit un progrès quand l'*homo œconomicus* se subordonne l'*homo sapiens*.

C'est donc par une mutation de la vie sociale, ni voulue ni désirée, imposée par la variation du milieu, que les premiers hommes blancs ont vu s'ouvrir à leur activité une ère nouvelle. En y pénétrant, ils laissaient derrière eux bien des débris de leurs croyances. Ils emportaient aussi en eux la peur de cet inconnu qu'ils affrontaient sans le secours des esprits tutélaires qui paraissaient bien les avoir trahis, sans moyens éprouvés de conjuration pour les sauver des mille embûches de leur univers mystique.

Et voilà que, la loi transgressée, ils vivaient quand même ! Des croyances modifiées, des rites réadaptés leur conféraient une autre assurance. Les rites n'étaient donc point rigoureusement immuables ? Les modes de vie l'étaient donc moins encore ? Et la terre acceptait donc aussi qu'on la quittât quand la sève épuisée ne suffisait plus à nourrir ses fils ?

Peut-être aucun homme n'avait-il fait le premier geste libre qui le singulariserait dans le clan. Mais les hommes ensemble avaient acquis le droit d'aller à la conquête matérielle de leur mieux-être. Ils avaient appris comment se peuvent et se doivent harmoniser les croyances avec la réalité de la vie, dure ou bénéfique, toujours souveraine.

On ne saurait imputer à l'esprit de les avoir poussés dans la voie de ce premier affranchissement, non plus qu'incités à la recherche des nourritures inédites.

Ne suffit-il pas que l'intelligence les ait guidés sur la voie forcée de ce nouveau destin, qu'elle s'en soit agrandie et que par elle l'esprit ait accédé à un stade de civilisation où commença son lent épanouissement ?

La leçon de l'homme paléolithique

Depuis si longtemps que la matière domine l'homme et sa vie; depuis si longtemps que la faim et la plus temporelle des ambitions s'allient pour conduire ses révolutions, quelle foi pourrait-on garder en cette spiritualité constamment vaincue et bafouée, si elle était davantage qu'une faculté en permanent devenir ?

La leçon n'est-elle pas plus pertinente, plus saine, plus durablement exaltante qui nous montre l'homme dégageant à force son esprit des accidents contingents et, patiemment, inlassablement, d'ère en ère, de siècle en siècle, l'arrachant par bribes et par lambeaux dont il se pare sans pouvoir encore s'en vêtir tout à fait ?

Ce qui nous importe, c'est de rechercher s'il usera de sa première liberté pour préparer la voie à d'autres affranchissements; c'est de juger, sur les courbes de sa démarche au cours des âges, s'il peut espérer s'affranchir assez de soi-même, des instincts de la brute qu'il couve en lui, pour mériter, un jour, d'être libre.

Charles-Auguste BONTEMPS.

A PROPOS DE « POOL »

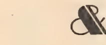
N'avez-vous pas remarqué que, depuis un demi-siècle, chaque fois que les hommes de l'industrie lourde franco-allemande ont une combine à mettre sur pied, ils trouvent toujours un françoisponcet pour préparer l'opération et un grand-lorrain pour la parachever... et que souvent aussitôt après les mobilisables d'Europe ont une nouvelle occasion de se mesurer au champ d'honneur ?

LA CAMARDE PASSE

Il ne serait pas besoin d'une nouvelle guerre pour tuer les gens, déjà beaucoup trop meurent tous les jours des conséquences de la dernière, et parmi eux de bons camarades. Hier, c'était Ludovici et Meurant, aujourd'hui c'est Charles Klein, un bon ami de la revue.

Que sa famille et ses amis trouvent donc ici l'expression de nos regrets.

LE DIEU DÉCHU



L'HOMME PUNI

I

Zeus explora la terre. Il vit toutes les races,
Les peuples dévorés et les peuples voraces,
Tout ce qui se développe, tout ce qui vit
Pour asservir et tout ce qui vit asservi;
Il vit comment le pauvre et l'opulent procèdent
Quand l'un et l'autre, tour à tour, se dépossèdent,
Le conflit éternel du nord et du midi
Et celui de l'enfer contre le paradis.

Un jour qu'il gravissait la pente dénudée
D'une colline, au fond de l'antique Judée,
Il vit monter de loin un vieillard plus caduc
Que ne le fut saint Paul, saint Antoine ou saint Luc.
« Quel est ce voyageur ? dit le dieu de l'Olympe.
Pourquoi chemine-t-il sur ce sentier qui grimpe ? »
Le patriarche rit et le dévisagea.
« Homme, qui es-tu ? Je ne t'ai point vu déjà,
Et pourtant tu as dû braver les nécropoles,
Plusieurs siècles de vie pèsent sur tes épaules,
Et les Grecs m'adoraient encor, moi qui suis Zeus,
Que déjà tu vivais et cheminais chez eux.
— C'est vrai, dit le vieillard, j'ai connu Paul et Thècle
Et le jour luit sur moi depuis bientôt vingt siècles;
Je suis le Juif errant, qu'on nomme Ahasvérus.
Tous les chemins humains, je les ai parcourus,
Et si tu n'es pas le dieu de mes patenôtres,
Je ne suis pas fâché d'en rencontrer un autre;
Le Christ m'a fait nomade et je le suis resté;

Peut-être toi, me diras-tu de m'arrêter ! »
Ayant ainsi lié connaissance, ils s'assirent,
L'un couleur de l'azur, l'autre couleur de cire,
Tous les deux immortels dans leur abaissement,
L'un par fatalité, l'autre par châtiment.
Ahasvérus parla :
« La colline où nous sommes
Est celle où ton rival fut traîné par les hommes;
Ils ont dressé sa croix, ils l'ont assassiné,
Et c'est là qu'il est mort, ou plutôt qu'il est né,
Car ce n'est pas mourir qu'entrer dans la lumière.
De ce jour éloigné date notre carrière;

Nous n'avons point cessé de suivre, quoique vieux,
Moi ma destinée d'homme et lui son sort de dieu.
Si ma condition lui semblait trop ancienne,
Il la briserait plus aisément que la sienne;
Il peut bien, s'il le veut, me défendre d'errer;
Mais deshabituer l'homme de l'adorer,
Voilà ce que lui-même il ne saurait plus faire;
Prisonnier de sa croix, captif de son calvaire,
Ayant touché les sens et les cœurs, il s'est pris
Dans la toile d'araignée blanche des esprits;
Son immortalité maintenant lui échappe.
A lui la foi qui prie et le pouvoir qui frappe !
Il a conquis l'esprit : mens agitat molem...
Et c'est la vieille, la grande Jérusalem,
Qui, croyant le tuer, créa son auréole,
Te fit choir, dieu romain, du haut du Capitole
Et porta de tels coups au vaste empyrée grec
Que Jéhovah faillit dégringoler avec.

— Jéhovah ! dit le dieu. Vous raillez ! Quelque charme
Le protège, car il se porte comme un charme;
N'est-ce pas lui, d'ailleurs, qui, sous des noms divers,
Est, à travers le Christ, prié par l'univers ?
Plaignez-vous donc ! Quand votre dieu s'offre un messie,
Vous le tuez, vous rejetez sa prophétie,
Et quand le monde entier, qui s'accroche à sa croix,
A la simplicité d'embrasser votre foi
Au point qu'il la dépasse et qu'il vous la dispute,
Vous criez qu'on vous lèse et qu'on vous persécute !
Le Christ n'ébranla point votre dieu démodé.
Loin de lui faire tort, il l'a consolidé.
Tandis que nous... où sont nos cultes et nos mythes ?
Même le rejeton d'un charpentier sémite

Ne consentirait point à se sacrifier
Si, pour avoir aussi notre crucifié,
Nous osions demander une offrande à l'Hellade
A la santé de ses divinités malades !

— Oui, le Christ vous a mis dans un fort mauvais cas;
Retrouver votre prestige, n'y comptez pas.
Tous les vieux thèmes de l'antique propagande
Ont fait long feu, ainsi que les vieilles légendes;
Bien meilleure est l'idée de mourir sur la croix,
Mais c'est un truc qui ne réussit pas deux fois.

— Bien que ton crime, ô Juif ! ait subi sa sentence,
Tu parais témoigner de peu de repentance,
Le cynisme de ton langage est infini
Et tu parles fort mal du dieu qui t'a puni.

— L'entretien familier mérite un ton profane;
La chose était admise au temps d'Aristophane;
Les Grecs étaient fort peu bégueules, et parfois
Ils s'entretenaient fort légèrement de toi.

Pour en revenir à ce dieu que tu jalouses,
Si ses fidèles, qui d'abord n'étaient que douze,
Ont fait souche et grandi et bientôt submergé
L'univers de leur église, de leur clergé,
C'est que les peuples étaient las d'aréopages
Faisant couler le sang d'autrui dans leurs tapages,
Jamais leur propre sang, et se vautrant toujours
Dans la félicité, l'indolence et l'amour.
Ils étaient excédés de votre insouciance
Et de votre bonheur, fruits de l'inconscience;
Il leur fallait enfin un dieu qui eût souffert,
Et ce sont ses bourreaux qui le leur ont offert.

— Quelle aberration ! la souffrance est vilaine.
On l'avait en horreur jadis chez les Hellènes;
Et lorsqu'elle montrait son visage à leurs yeux,
Le monde leur paraissait inharmonieux.
C'était l'ennemie, bannie de la cité grecque.
D'ailleurs, l'autre messie qu'on adore à La Mecque,
S'il n'a point provoqué ma décadence, a plu
Enormément, et lui n'a pas souffert non plus !

— Ma circonspection s'est trop bien assagie
Pour faire avec un dieu de la théologie !
Laisse-moi cependant te le redéclarer :
Le bonheur éternel... ça ne peut pas durer !
Des dieux qui n'ont jamais souffert, on les renie;
La crucifixion fut un coup de génie;
Vous auriez pu l'avoir, vous ne l'avez pas eu.
On a tué Zeus en crucifiant Jésus ! »

II

Zeus garda le silence et, la tête affaissée
Sous le poids monstrueux de ses vastes pensées,
Parut sonder les profondeurs de son esprit.
Le Juif errant se tut un instant, puis reprit :

« Bien qu'il vous attribue une infinie puissance,
L'homme, hélas ! n'est pas sans savoir
Qu'il n'est pas en votre pouvoir
De le guérir de sa souffrance;
Mais les maux que vous partagez
Lui semblent alors plus légers,
Et vous sauvez les apparences
Vis-à-vis de vos protégés. »

La majesté des dieux demeure imperméable
A la plaisanterie la plus désagréable,
Et Zeus ne savait pas, tant le vieillard était
Impassible, si oui ou non il plaisantait.
L'Olympien réfléchissait sur sa disgrâce.
Alors, le Juif errant lui dit à voix plus basse :
« O Zeus ! te confierai-je un secret, pour finir ?
Le Christ a fait erreur en croyant me punir.

En ce temps-là, quand je vivais en sédentaire,
Je rêvais, je brûlais de parcourir la terre,
Je sentais que, dussé-je exister cent dix ans,
Un pareil bail serait encore insuffisant
En regard des travaux que j'aspirais à faire
Et des désirs qu'il me restait à satisfaire;
Toujours connaître plus avant, toujours errer,
C'est justement la soif dont j'étais dévoré.
Sentence étrange ! punition singulière !
Autant punir l'oiseau en ouvrant sa volière !
Autant délier le dogue ! autant châtier
Le renard en le remettant sur le sentier !
Moi qui trouvais la vie monotone et trop brève,
Moi qui avais rêvé le formidable rêve
D'inventorier l'homme sans jamais mourir,
Voilà précisément ce qu'est venu m'offrir
Le dieu qu'avait fâché mon attitude impie,
Et ce dieu m'exauce à seule fin que j'expie !
Tragique aberration ! curieux déni !
Ne le répète pas : je ne suis point puni.
J'ai vécu depuis lors presque deux millénaires
Remplis d'événements révolutionnaires;
Eh bien ! je ne suis point rassasié ; vraiment,
J'espère bien que ce n'est qu'un commencement.
Donner aux hommes l'éternité (je le jure)
Et croire qu'on les punit, c'est une gageure
Invraisemblable ! J'ai fait beaucoup d'envieux,
Car le souhait de tous est de vivre très vieux,
Et s'il leur suffisait d'outrager leur prophète
Pour que leur volonté d'éternité fût faite,
Ils iraient de bon cœur cracher sur ses autels
Afin de devenir comme nous, immortels !
Je suis maudit, c'est vrai... Quelle est la différence ?
La malédiction n'accroît point la souffrance,
Et l'heure la plus benoîte du paradis
Ne saurait égaler un siècle de maudit ! »

Et le Juif ravagé de petite vérole,
Parlant à voix plus forte, ajouta ces paroles :
« Renoncez, renoncez à vous venger, ô dieux !
Contentez-vous d'être miséricordieux.
Le Christ lui-même, avec sa douceur, sa tendresse,
Ne saurait être exempt de se tromper d'adresse
Lorsque sous le bâton fouettant ses plaies à vif
Il forge un châtiment pour se venger d'un Juif ! »

L'homme s'en fut ; alors, les ombres arrivèrent,
Noyant d'obscurité les versants du Calvaire,
Et le dieu n'osait plus s'avancer, tant la nuit,
Comme un cercueil plombé, se refermait sur lui;
Tout redevint silence, et jusqu'à la limite
De la vaste étendue hiérosolymite,
Tout était noir, tout l'univers semblait éteint,
Le vent soufflait, et Zeus attendit le matin.

Pierre-Valentin BERTHIER.

Lectures d'actualité

La PAROLE à CÉLINE

Il y a du Don Quichotte dans Albert Paraz. Un Don Quichotte éclopé, rouspéteur, gaulois, roublard, cynique. Un Don Quichotte matiné de Sancho Pança — ou, si l'on préfère, un Céline mêlé de Bourvil.

Céline s'est assez souvent moqué de ses avortons : « ... et merde pour les petits croupions qui me mimiquent, il leur manque tout, les damnés crottins. Pas de musique, pas de rythme, pas de rogne. Ils me navrent... » Paraz a subi l'influence de Céline, et ne s'en cache pas. Bitru, le héros débraillé de ses premiers romans, est un frère cadet de Bardamu, un frère qui n'a pas honte de sa famille, un cadet qui fait sonner ses lettres de noblesse — B, comme Bar, U comme damu — dans le sillage de l'aîné. N'est pas Shakespeare qui veut, certes, et le délire sacré d'Isaïe dégénère parfois en boniment forain. Tous ceux, pourtant, qui ont aimé la rogne du *Gala des Vaches* (1) retrouveront avec plaisir dans *Valsez, Saucisses* (2) le même bagoût pamphlétaire, le même mélange de colère et de drôlerie, le même tir de barrage désordonné, frénétique, et qui pourtant « fait mouche » presque à tous coups.

Tout y passe, pêle-mêle, jour après jour : les assassins de Royan, la radio, le tour de France, le cinéma, les Anglais, la Jacob aux babines sanglantes, les lames Le Coq, Moscou, Sartre tel qu'en tænia le change une juste colère...

La « teusseufeu » par exemple : « Dès que je vois deux citoyens haleter en écoutant un haut-parleur, je suis visé. C'est sûr. Deux et deux font quatre. C'est après moi qu'ils en ont. » Ici, l'ami, tu exagères ! Le plus beau est qu'il le prouve : s'il n'est pas directement menacé par les vociférations du speaker qui interrompent sa cure et lui foutent la fièvre, il l'est indirectement par les expansions d'un « sentiment collectif qui s'est toujours retourné contre sa conception de la pensée libre ». On trouvera que Paraz met à se sentir provoqué une bonne volonté touchante. Les « poussées de meurtre » qui lui montent aux tempes à l'audition forcée d'une musique militaire ou d'un filet de bel canto sont le réflexe normal d'un homme libre, et qui retrouve à temps son bon sens pour juger une civilisation soudoyée par les propagandes, livrée à l'hystérie des mouvements grégaires, parquée en termitières rivales où l'individu n'a plus de place.

Préférez-vous Saint-Exupéry : « Si je suis descendu, je ne regretterai absolument rien. La termitière future m'épouvante et je hais leur vertu de robots. » Si le ton est différent, plus poétique ici, plus désespéré aussi, la réaction est la même : c'est celle des derniers individus dans un monde stérilisé, progressivement, de ses germes de vie, de ses vitamines sentimentales et spirituelles.

Paraz a le sens des valeurs authentiques. La bataille qu'il mène contre tous les moulins tournant au vent du mensonge est coupée de notations sur la médecine, la langue, les contemporains qui sont d'un moraliste en même temps que d'un philologue curieux, lucide et enthousiaste. Certains portraits — ceux de Reilhac, le professeur marxiste et gascon ; de Frétillon, le réactionnaire amoureux de Staline ; de Magdalian, l'Arménien aux ragots ; d'Adrien de Meeüs, le Belge jésuitique et crasseux ; de Baptiste, le camionneur des Halles — ont le trait incisif des charges de La Bruyère. Et quelle sobriété, soudain, pour raconter la fin de Cladie, sa voisine ! Quelle admiration pour Georges Pioch, si jeune en ses soixante-quinze ans !

D'autres épisodes, par exemple quand Paraz se bat avec « les stryges », ont une truculence rabelaisienne. La jument Rossinante et l'âne de Sancho Pança ont engendré, en rêvant eux aussi de Dulcinée, le jumart, ce monstre des pampas dont la puissance érotique, s'il faut en croire ce

(1) Editions de l'Elan, 1948.
(2) Amiot-Dumont, 1950.

journal, fait mouiller horrifiquement les lectrices catholitiques de *Vertiges* (3).

Pourtant, ce diable d'homme est, à sa manière si vivante, un malade, d'où ce ton instable, hâbleur, agressif. Miné par les bacilles, persécuté par les hommes, il s'accroche courageusement à l'existence, à la liberté, et l'on sait que la meilleure façon de se défendre est encore d'attaquer. Chassé du sana à la suite de ses incartades, il parle de « crime parfait », et l'on veut voir une forme subtile du meurtre, en effet, dans le fait de jeter à la rue un malade des deux poumons, invalide de guerre à 100 %, avec 39° de fièvre.

C'est pourquoi, le livre refermé, on lui pardonne certaines faiblesses, comme de céder à un chemisier juif une des lettres de Céline en payement de quelques caleçons, certaines malices. L'échange de lettres où l'on voit Paraz estaffourer en loussedé les vingt sacs que les Anciens Combattants d'Alsace ont réunis pour porter secours à Louis-Ferdinand et que celui-ci, grande dame, s'obstine à refuser, est dans le style du meilleur *Barbier de Séville.* Mais la streptomycine coûte si cher ! Mais l'ami Parazite fait montre, en ces circonstances, d'un si ingénu, si désarmant cynisme ! Mais surtout, Céline lui-même a eu le mot qu'il faut, quand il lui rendait dès le *Gala* cette justice : « Tu es mille fois grand dans ton état de ferrailler pour ma défense ! »

⁂

Et nous en arrivons à ce qui fait l'intérêt principal de cette *Valse,* à savoir la présence de Céline lui-même.

Que l'écrivain qui a infusé à la langue française une sève nouvelle, et cela au moment où la France temporelle sombrait dans les querelles d'un quarteron de généraux mexicains et de politiciens défroqués, que le prophète désespéré de nos malheurs demeure exilé, malade, diminué loin de ces rives de Seine où il est né, où il a souffert et soigné, loin de cette langue qu'il a servie en bon artisan et en grand musicien, c'est un de ces scandales dont l'époque et l'histoire inhumaine n'offrent que trop d'exemples.

« Horatio, je meurs. » La même voix monte toujours du Danemark. « Sois garant de moi-même et de ma juste cause auprès de ceux qui douteront. »

Que la plaidoirie ait été parfois maladroite, que l'ami ait peut-être un peu trop monnayé les reliques de l'amitié, cela ne diminue pas sa vaillance. André Billy peut bien se gausser « d'un certain Louis-Ferdinand Céline, aujourd'hui bien oublié », et le Sartre darder ses venimeuses accusations sans qu'il se trouve un justicier pour lui botter le cul ! Céline aura toujours assez de confrères pour s'interroger et pour se répondre, fût-ce à voix basse, ce que Paraz proclamait dès 1948 : « Qui restera d'entre nous tous ? Qui traversera les siècles ? Le *Voyage, Mort à Crédit, Guignol's Band,* parce que c'est porté par une immense paire de couilles... »

Mais ce dont les admirateurs de Céline sauront surtout gré à Paraz, c'est de lui avoir rendu la parole, c'est de leur avoir rendu sa voix, en publiant ses lettres.

Notons ici que *Valsez, Saucisses,* malgré le plaisir que procure ce déculottage sarcastique de tous les tabous, n'a peut-être pas l'efficacité du premier *Gala,* et la raison en est simple. Céline, après *le Gala des Vaches,* observait : « Ton livre me donne l'impression d'une bonne trique, mais une trique sans bout de plomb ne frappe pas fort... Mes lettres forment bout de plomb. » Paraz, cette fois, a commis la faute, dont il est la seule victime, de rejeter dans un dernier chapitre la plupart des lettres du Danemark. Il continue, pour sa part, à fouailler dru le vilain : ses coups de trique cinglent, et n'assomment plus.

Ses lecteurs pourront le regretter. Les amis connus et inconnus de Louis-Ferdinand en auront leur bonheur facilité, qui trouveront ainsi rassemblés les derniers messages de l'exilé.

⁂

Ah, les lettres de Céline ! Dès les premiers mots, nous reconnaissons chaque fois, sous le jaillissement d'un style unique, l'âme tendre, farouche, changeante, désespérée, nostalgique des romans noirs et des pamphlets qui conchiaient la bêtise.

Réfugié dans une cabane de misère au bord de la Baltique, torturé par les séquelles de l'autre guerre et par la rançon de son génie, confié comme le vieil Œdipe au bras touchant d'une admira-

(3) *Remous,* et sa suite, *Vertiges,* ces deux romans édités au Bateau Ivre.

ble Antigone, tour à tour accablé sous son destin et fumant d'une belle colère, il est bien tel que nous l'avions deviné a travers ses livres, tel que nous le précise cette analyse de son écriture que Paraz prend le soin de recopier. Géant fragile, se débattant dans l'espace intermédiaire, entre la terre trop laide et le ciel trop loin...

Entre deux plaintes, qui deviennent à la pointe de sa plume deux exécutions, il jette sur son œuvre, si mal comprise souvent de ceux-là mêmes qui l'admirent, une lumière éclatante. Il faut lire et relire les deux longues lettres des 10 et 11 septembre 1949, et les verser, à la suite du texte fameux sur *l'Agité du Bocal* dont nous gratifia le premier *Gala,* au dossier de l'auteur du *Voyage,* au dossier de la littérature contemporaine.

Protestant contre une prétendue influence américaine, il ne voit au contraire dans les Faulkner et les Dos Passos, comme dans leurs confrères en sartreuse réalité, que « pénibles héritiers des naturalistes, queues de Zola, sous-moutures de Maupassant ». Il profite de l'occasion, lui qu'on qualifia naguère de « sous-Zola sans essor », pour préciser les lois de ce « boulot d'âme » qui a produit *Mort à Crédit* et *Guignol's Band.*

« On a tout dit quand on a proclamé que j'ai moi aussi (comme les Américains, évidemment !) écrit des livres en langage parlé. Tout le secret ! Archi-benêts ! Il s'agit de tout autre chose... d'un langage rythmé interne, sans défaillance sur six cent trente pages ! Allez-y ! Essayez ! »

Non, cette perpétuelle sorcellerie émotive et musicale n'a « rien à faire avec la prose - prose des arriérés naturalistes américains ou français ! Eh foutre ! rien de commun ! Des romans comme ça, comme eux, j'en chierais trois par an ! Ce sont des plans de romans qu'ils lancent dans le public, mais le boulot n'y est pas ! les narcisses ! le rendu émotif ! le plus atroce de l'accoucherie, précisément ! Bougre de farceurs tous ! Raconter une histoire, mille histoires ? Quel mal ? Tout le monde en raconte ! et fort bien ! Mais transposer, non en style, mais en chant intime ! Oh la la ! J'attends les amateurs... ».

. . . .

« Dieu sait merde s'il m'est insupportable de parler de mes livres ! Mais puisqu'on en cause, ils ressemblent plutôt aux chansons de gestes... ils sont chansons, nullement prose... absolument rien à faire avec le naturalisme français, le romantisme ou néonaturalisme américain... Ils sont en tension transposée musicale extrême du premier mot au dernier, pas une syllabe au hasard. Je me sers du langage parlé, je le recompose pour mon besoin, mais je le force en un rythme de chanson... Je demeure toujours en danse... Je ne marche pas. »

C'est là, on le comprend, « du travail qui tue l'homme ». Dans le temps même où il s'acharne à ces *Féeries pour une autre Fois,* dont le seul titre fait rêver, Céline avoue — eh pardieu, nous le savions — qu'il écrit lentement et péniblement, que sa vocation était médicale, que son idéal — ah, relisez sa thèse ! — reste Semmelweis, ce chirurgien hongrois qui indiqua le premier les mesures prophylactiques à prendre contre l'infection perpuérale. « Je n'aime pas, je n'ai jamais aimé écrire. Je trouve d'abord la posture grotesque... Ce type accroupi comme sur une chiotte... À fesser ! Immonde ! Le malheur a voulu que la nature me refuse un don expérimental, scientifique et me donne ce tour hystérique émotif... Shakespeare prétend que nous sommes de la même étoffe que nos rêves. Le mien n'était pas d'écrire des romans ! foutre ! Je le fais comme une bourrique qu'on fouette ! Cela me fait mal à la tête, m'empêche de dormir... me fait bourdonner, bref c'est un sale supplice dégoûtant. »

C'est à ce travail de damné que nous devons cette grande épopée de l'âme moderne, ce long voyage dans la nuit, ces blasphèmes, ces sanglots, ces sarcasmes, ces visions de cauchemar ou de féerie, cette longue plainte où passe toute la désespérance mais aussi tout le romantisme de l'homme dans un monde inhumain.

Un jury de littérateurs mondains, prétendant désigner les douze meilleurs romans du demi-siècle, a décidé, après quelques hésitations, d'écarter de ses substils dosages le terrible *Voyage.* Du moins s'est-il trouvé un académicien, la pratique de la chirurgie lui ayant sans doute ouvert des perspectives sur les vanités et les grandeurs de ce monde, pour déclarer aux journalistes : « Si le génie avait été à l'ordre du jour, Louis-Ferdinand serait en tête de liste. »

Jean VITA.

Le dégagement des élites en pays missionnaires

Par « pays missionnaires », nous voulons entendre, ici, les régions où l'influence européenne s'est manifestée d'abord par la présence des missionnaires chrétiens. L'Etat a suivi, civil ou militaire, réglementant les modes d'expression d'une vie déjà manifestement influencée par la prédication d'une religion importée.

Ces pays, dont nous ne citerons que l'Afrique Centrale et Madagascar, parce que nous les connaissons et que leur comparaison se montrera fructueuse, offrent un exemple de formation d'élites indigènes et posent des problèmes d'actualité, à la fois religieux, culturels et sociaux d'une extrême importance.

Partout, le christianisme a été ou demeure encore considéré comme la religion des blancs. Les indigènes qui s'y convertissent doivent ou ont dû abandonner des coutumes ancestrales, affronter l'hostilité d'une société ancienne et souvent très solidement établie, disposant, notamment en brousse, de moyens de pression non négligeables, et même du poison dans les villes.

En dépit de l'héroïsme et parfois de l'auréole du martyre qui glorifient quelques-uns de ces chrétiens indigènes, il faut reconnaître que le christianisme est loin d'avoir porté les fruits auxquels on aurait pu s'attendre.

Des Africains convertis, auxquels je posai la question de la valeur du christianisme par rapport à leurs propres valeurs culturelles, me dirent ceci : « L'Africain croyait en un Dieu suprême — Nzambi — avant l'arrivée des Européens. Ceux-ci lui ont apporté des précisions morales. En effet, tandis que le chrétien indigène, lorsqu'il est seul, continue à observer les commandements de Dieu, le laïc se relâche dans son attitude morale, car il sait que le maître ne le surveille plus. »

Ainsi, l'accent se trouve placé sur la morale, alors que le christianisme est cela sans doute, mais combien davantage ! Or, précisément, sur le terrain spirituel proprement dit, le christianisme semble s'être heurté, notamment en Afrique Equatoriale, à une forme sociale ancestrale qui est de beaucoup plus accessible aux enseignements de l'Ancien Testament que du Nouveau.

Reprenant la conversation avec les Africains, ceux-ci m'affirment : « Nous prenons ce qui nous convient ; nous rejetons le reste. Ainsi, l'Ancien Testament n'interdit pas le divorce ni la polygamie, tandis que *les Européens* ne les admettent pas. *Nous ne voulons pas assimiler les formes strictement européennes de la religion.* » Estimant par là que le Nouveau Testament est la forme occidentale du christianisme.

Prolongeant l'écho de ces paroles, nous comprenons le succès d'un Father Divine aux Etats-Unis, et les chances de tous les futurs prophètes noirs qui voudront créer une religion nationale africaine, génératrice peut-être de fanatismes locaux extrêmement dangereux. On se souvient de l'aptitude des indigènes à céder aux mouvements collectifs, de leur perméabilité aux hallucinations de foule. Peu avant l'assassinat du roi Radama II à Madagascar, des foules *virent* la défunte reine Ranavalona Ire et la portèrent sur leurs épaules, en flot menaçant, vers Tananarive en proie à la terreur. Là où les circonstances historiques ne joueront pas, il y aura la politique ou tout autre motif.

Nous avons parlé de morale. Serrons les termes de plus près. L'Africain se soumet à de nouvelles coutumes, à des rites étrangers, mais dans sa vie privée, nous savons, rien que par les récits des missionnaires, que cette morale chrétienne elle-même subit bien des entorses. L'observation directe des mœurs, dans

des agglomérations urbaines, nous laisse davantage rêveurs. Tant à Madagascar qu'en Afrique Equatoriale, la morale sexuelle, par exemple, à laquelle le christianisme attache tant d'importance, est bien bafouée. A Madagascar, les unions se régularisent avec l'enfant, bien souvent encore de nos jours et après cent trente ans d'influence chrétienne; en Afrique, la femme et l'homme se sentent très indépendants l'un de l'autre et les vrais mariages, qui tiennent, ne sont pas tellement nombreux. Souvent même, le mariage officiel n'intervient que par intérêt, chez un fonctionnaire notamment, encore faut-il que la femme par raisons coutumières ne s'y oppose pas ! Les meilleurs ménages ne sont pas nécessairement des ménages chrétiens, mais des ménages évolués, dégagés des préjugés coutumiers, et conscients de la valeur d'une stabilité conjugale et familiale. L'inconvénient majeur vient de ce que la femme est généralement moins évoluée que l'homme.

De la religion on passe ainsi insensiblement à la culture et il est caractéristique de noter que, parallèlement à ce qui se passe en Europe, la stabilité des unions dépend bien davantage du sens de la compréhension mutuelle que des pratiques religieuses. Il ne suffit pas, en effet, d'interdire le divorce pour assurer l'union réelle des conjoints.

⁂

Lorsque nous parlons d'élite indigène, nous commettons d'ailleurs un abus de confiance vis-à-vis du lecteur européen, accoutumé à identifier élite avec possession de grades universitaires. Or, cette élite n'a souvent pas dépassé le niveau du certificat d'études primaires et pourtant elle existe. Par quelle grâce ?

C'est ici le lieu de rendre hommage au christianisme qui s'est appliqué à détruire certaines coutumes barbares, inhumaines. Ce fut là, incontestablement, son succès principal. Le catholicisme à Madagascar a longtemps été la religion des esclaves, ne l'oublions pas. En substituant à des coutumes cruelles un mode de vie que nous jugeons, je crois, assez justement, plus rationnel, le christianisme a opéré un rapprochement civilisateur d'une haute importance. En introduisant un vocabulaire intensément humain, il a permis ces contacts interraciaux où éclate l'humanité des personnes. Je dis bien humanité, c'est-à-dire à la fois la noblesse des sentiments et les défauts qui caractérisent d'une manière universelle l'homme non particularisé par des institutions rétrogrades.

C'est grâce à cette égalisation, au moins superficielle, que la vie urbaine est devenue possible et que la civilisation gagne en profondeur dans tous les « pays missionnaires ». Par intéraction, les formes extérieures de cette civilisation importée, influencent la vie locale et permettent d'envisager une compréhension accrue, qui doit englober tous ceux qui ont davantage assimilé nos usages, notre vocabulaire et notre rythme de vie, à défaut de la subtilité totale de notre esprit, dans ce qu'il a de bon.

Néanmoins, il suffit d'un très rapide examen pour se rendre compte que cette élite est bien peu avancée en Afrique Equatoriale. Elle ne connaît presque rien des choses d'Europe. Elle pose des questions d'une naïveté parfois désarmante, qui font mesurer le chemin à parcourir pour l'instruire.

Et comment pourrait-il en être autrement ? Nous avons conduit — et ici je parle des Missions et du Gouvernement — ces Africains jusqu'au certificat d'études, et la plupart n'ont pas pu poursuivre leurs études, soit par manque d'écoles, soit par manque d'argent. Bien peu sont venus en France, la politique locale n'y étant pas très favorable, sinon pour les Camerounais. Or, ces derniers qui représentent l'élément le plus évolué d'Afrique Equatoriale Française appartiennent à un territoire sous mandat, on dira aujourd'hui sous tutelle, qui relève d'un contrôle international.

Nous touchons ici un point délicat. Nous sommes obligés de reconnaître que les ressortissants d'un territoire dont la gestion est soumise au contrôle d'une assemblée internationale sont plus évolués que ceux des territoires coloniaux proprement dits.

Ceci nous amène à formuler quelques critiques. Nous soupçonnons fort que le gouvernement ne souhaite pas qu'une évolution trop rapide se produise dans les territoires où il est le seul maître, et

nous demandons dans quelle mesure les missions ne sont pas d'accord pour maintenir l'instruction au stade primaire. En effet, elle se savent impuissantes à généraliser pour leur compte un enseignement supérieur, par manque de cadres, et les exigences de la prédication absorbent leurs énergies et leurs effectifs en dispersant ceux-ci. L'Eglise, qui a un droit d'antériorité, se sent peu disposée à voir lui échapper le quasi monopole de l'enseignement qu'elle a longtemps détenu.

Les Missions seraient-elles rétrogrades? Nous constatons pourtant qu'elles ont ouvert des établissements professionnels, là où elles l'ont pu, ce qui est l'un des besoins les plus urgents des territoires neufs. Mais l'élite qui, déjà engagée dans la vie pratique sait qu'elle n'a plus aucune chance d'étudier dans les établissements spécialisés, se pose quelques questions angoissantes. Le besoin de savoir pour demeurer de plain-pied avec une société exigeante et instruite, lui commande de se tourner vers ceux qui lui promettent des lumières plus étendues. C'est là le succès des groupes politiques, de la franc-maçonnerie dont l'histoire a failli provoquer des drames à Madagascar à la fin du siècle dernier, et des groupements avoués ou secrets qui se forment dans tous les grands centres.

L'élite, sortie des mains des misionnaires, peut aussi avoir des doutes sur la valeur de l'enseignement qui lui a été dispensé. On assiste souvent — et la France a connu ce phénomène tout spécialement à partir du XVIII[e] siècle — à des désertions, temporaires ou définitives, des éléments issus des écoles chrétiennes et qui vont chercher des nourritures nouvelles dans le camp opposé. Une certaine réaction s'est même marquée ces dernières années à Madagascar. Les étudiants, qui de plus en plus nombreux accèdent maintenant au stade universitaire, élaguent leur christianisme pour tenter de voir au delà. L'Afrique Equatoriale ira sans doute plus loin le jour où elle développera ses connaissances.

En outre, le dégagement des élites correspond à la tendance individualiste qui atteint un développement singulier en Occident. Enfin, les missionnaires pratiquent un paternalisme assez insupportable vis-à-vis des adultes, paternalisme qui justifie cette évasion, hors du christianisme, des élites indigènes.

⁂

Nous aurions voulu pouvoir tracer les grandes lignes d'un programme pratique, applicable au dégagement rationnel de ces élites. Il nous faut attendre le résultat de certaines expériences actuellement en cours. Disons toutefois qu'avec ou sans et peut-être contre le Gouvernement, il faudrait créer des cercles d'études où les grandes questions contemporaines seraient débattues librement. L'Africain doit être informé de ce qui se passe dans le monde. Les temps sont dépassés où l'ignorance collective signifiait la soumission et la paix sociale. Aujourd'hui la politique a fait officiellement son apparition partout. Or, rien n'est si dangereux que de vouer des masses ininstruites ou insuffisamment préparées aux propagandes partisanes.

Je suis persuadé qu'il est possible d'inculquer d'une manière extra-scolaire des notions essentielles de Droit, d'Economie politique, d'Histoire, de Philosophie, même à des primaires.

Nous avons trop tendance à confondre primaire et pré-adolescence. On nous a trop souvent affirmé que les noirs étaient de grands enfants. Personnellement, je m'inscris en faux contre de telles affirmations. A des adultes on doit parler un langage d'adulte. Il est indispensable de mettre un enseignement supérieur à la portée d'une élite indigène encore au stade primaire, mais avide de savoir.

Edouard L. HYET.

Nous publierons le mois prochain, en réponse à la critique de notre ami Pierre-Valentin Berthier qui mettait en cause certaine poésie moderne, des articles de nos camarades Roger Bournazel et Pierre Boujut. Et Berthier ajoutera quelque chose à ce qu'il a déjà dit.

GENDARME ET CITOYEN DU MONDE

◆◆◆◆◆◆◆

La citoyenneté du monde comme la mitoyenneté d'un mur séparant deux propriétés, est un terme, mais c'est aussi une réalité qui a engendré le mot et des actes.

Le compartimentage fait naître la mitoyenneté et les frontières. La citoyenneté du monde (terme emprunté au cynique Diogène) abat tout compartiment. Elle fait de tous les particuliers (retranchés autrefois dans leur mitoyenneté, à l'abri fallacieux de leurs murs-remparts) une commune masse aux nuances individuelles s'interpénétrant.

Le libre chemin de chacun s'articule en un réseau qui devient une surface uniforme de libre parcours, celle du globe terrestre, nettoyée de tous les obstacles de mitoyenneté générateurs de conflits.

Au régime particulariste des cloisons étanches, la citoyenneté du monde substitue un régime de synthèse où toute la masse humaine des citoyens mondiaux trouve l'aisance de ses actions et les joies pures du grand espace. Autrement plus étendue que la liberté d'action d'un homme légalement citoyen d'une nation avec conditions reconnues et protégé par cette nation constituée en droit dans la mosaïque des Etats, l'immensité de la citoyenneté du monde donne à chacun des conditions humaines d'existence d'une envergure que symbolise ce titre : citoyen du monde !

Naturellement, la citoyenneté du monde trouve son organisation toute dynamique concrétisée spontanément dans l'action de chacun. Ces actions individuelles s'harmonisent du fait même de la formule : Fais ce que veux, en une liaison de l'homme au milieu, de l'homme à l'homme partout et en tout sur le pied de citoyens du monde, c'est-à-dire habitants de la même planète où le soleil luit pour tous.

Au cours du voyage historique de l'humanité qui s'intègre dans ces phénomènes astronomiques, ce moment où toute mitoyenneté disparaît, est le fait de l'universel geste engendré par ce mot magique : être citoyen du monde !

Tous les obstacles, serrures, pancartes : cave canem ! verboten ! il est interdit sous peine de sanction, et autres impedimenta, disparaissent désormais devant le citoyen du monde. La citoyenneté du monde ne connaît pas la prison, le garde-chiourme ou le revolver, ridicules produits du temps mitoyen où chaque peureux s'enferme et se cadenasse.

Citoyenneté du monde, vieille et banale chose, ce fut Diogène et son tonneau. C'est avant tout ce soleil éclairant pour tous, sans que personne puisse l'accaparer et le vendre, pas plus que sa contrepartie : l'ombre !

La « liberté » éclairant le monde à l'entrée de la rivière d'Hudson, n'est que phare falot comparé au lumineux soleil qui baigne constamment de ses rayons la patrie tournante des citoyens du monde.

Voilà le point vital d'où sort la joie de vivre.

Personne n'a le monopole de l'éclipser.

Si, hier, un de ses enfants s'appelait Garry Davis, comme un autre a pu s'appeler Gandhi, la citoyenneté qui nous réunit tous est un anonymat d'une multitude d'êtres unis en la sublime puissance de l'homme cosmique.

Il a fallu un instant, une circonstance pour réaliser non un prodige, mais un phénomène naturel : la liberté unissant tous les hommes sans mitoyenneté.

Hier, on eut dit : folie ! Maintenant, on ne dit rien, on fait acte.

Le Diable, ce noir fantôme qui a empoisonné le moyen âge, ne fait plus peur aux petits enfants. Il est chez Guignol, au magasin des accessoires.

Désormais, l'homme devenu homme n'a plus peur du gendarme et de son accoutrement même atomique. Le citoyen du monde a atteint l'âge adulte, le Guignol a cessé de l'intéresser. Il emmène ses enfants dans la liberté des campagnes où sifflent les merles au nez du chasseur bredouille et ridicule, parce qu'un citoyen du monde a mouillé la poudre de ses cartouches.

Henri DALMON.

L'EXISTENTIALISME, dernière doctrine d'une ère morte

L'Europe, dominée depuis deux millénaires et davantage par le christianisme — et par le socratisme, qui avait préparé les voies à celui qui devait dire : « Je suis la Voie » et qui fut la première perversion de la civilisation grecque, la seule civilisation authentiquement humaine et plénière qu'ait connu l'Occident, — n'a peut-être jamais véritablement accepté la foi, telle que voulait l'imposer l'Eglise. Le moyen âge, que l'on représente à l'ordinaire comme un âge de ténèbres, a été une époque de transition et de luttes, où s'affrontèrent les doctrines religieuses et les doctrines laïques. Mais alors que les défenseurs d'une initiale philosophie de l'expérience essayaient de secouer le joug de la foi pure et simple, ils continuaient la tradition ouverte par Socrate et poursuivie par les philosophes grecs, un Platon ou un Aristote, aux noms desquels précisément ils s'insurgeaient contre la scolatique et les mythes de la foi. Ils annonçaient le rationalisme de Descartes et le kantisme, ils annonçaient une philosophie, fidèle à ses principes premiers, énoncés par Socrate, reposant sur la distinction du bien et du mal, de l'esprit et de la matière, du pourquoi et du comment, tendant à l'établissement de concepts et d'une morale d'universalité. Marquée par cette notion d'universalité, rejetant la foi, se faisant laïque, cette philosophie — *la* philosophie — conservait « l'enveloppe » de la morale théologique, et assignait à l'homme, ainsi que la morale théologique, une finalité extérieure (finalité qui, jusqu'à Marx, ne cesserait pas d'être Dieu). Elle était destinée à ne jamais trouver son assiette, à osciller perpétuellement entre ces deux propositions contradictoires qu'elle avait elle-même engendrées : l'idéalisme et le matérialisme.

La crise de civilisation dont nous vivons la phase aiguë et ultime ne date pas d'aujourd'hui. Depuis un siècle et demi cette crise se développe. Le progrès inouï des sciences, la puissance constamment accrue du machinisme ont lentement épaissi un malaise qui traduit le déséquilibre profond d'une Europe, encore intérieurement modelée par la philosophie rigide, née de Socrate et nourrie par le christianisme, d'une Europe qui, pour cette raison même, ne réussit pas à s'adapter aux possibilités et aux exigences de ses moyens techniques et qui se déchire dans les guerres, la lutte des classes, l'absurdité des régimes sociaux et économiques, expressions de cette philosophie. Les formes sociales répondent toujours à une idéologie.

On a, pressé par les événements, naturellement essayé de proposer des solutions, de substituer à la vieille idéologie chrétienne et aux idéologies laïques qui en ont dérivé, de nouvelles idéologies mieux adaptées à l'époque. Mais tandis que Hegel, restaurateur de la philosophie présocratique d'Héraclite, de la dialectique du devenir, est le premier à avoir essayé d'ouvrir une « troisième voie » où se réconcilieraient les antinomies, que Nietzsche, premier des philosophes non philosophes, entre triomphalement dans cette « troisième voie », illuminée des fulgurances de son orageux génie, et que l'Epiphanisme s'efforce de déterminer avec exactitude et d'une manière définitive les conditions et conséquences de cette « troisième voie », d'autres, philosophes philosophants, lointains héritiers de Socrate, de Platon, et de saint Augustin, se sont obstinés, s'obstinent encore, à chercher une solution conforme au traditionalisme de l'Occident post-socratique.

Marx, mettant au service d'un matéria-

lisme intransigeant la dialectique de Hegel, créa une philosophie de devenir social, qui propose pour finalité à l'homme non plus Dieu mais la Société, entité non sans relation avec la divinité conçue par Spinoza, sorte de dieu géométrique, abstrait et implacable.

L'existentialisme athée est, lui aussi, comme le marxisme, une philosophie appartenant au traditionalisme chrétien. Aussi grand qu'en ait été le succès public — ceci est significatif — après les deux premières guerres mondiales, toujours en fin de compte soldées d'une défaite, chez les vainqueurs comme chez les vaincus (l'œuvre essentielle de Martin Heidegger, *Sein und Zeit* paraît dans l'Allemagne désespérée de 1927 ; le succès en France de l'*Etre et le Néant* de Jean-Paul Sartre, publié en 1943, date de 1946), ses positions restent infiniment moins solides que celles du marxisme.

Les origines religieuses de l'existentialisme athée (qui, du reste, s'est développé parallèlement à l'existentialisme chrétien de Kierkegaard, de Karl Jaspers et de Gabriel Marcel), sont évidentes. L'existentialisme athée s'est borné à retirer Dieu des descriptions pascaliennes et kierkegaardiennes de la condition de l'homme. Expression d'un désespoir collectif, l'existentialisme athée s'ampute ainsi de toute finalité. Il rejette la finalité divine du christianisme et refuse la finalité sociale des marxistes.

Cela place l'existentialisme sous sa lumière exacte : l'existentialisme est la simple prise de conscience d'une société désespérée d'en être acculée à l'impasse. Je sais que Jean-Paul Sartre, le plus brillant représentant de l'existentialisme athée français, se défend d'être pessimiste, mais si la philosophie existentielle peut établir un système de défense, plus ou moins verbal, concluant à son optimisme et à une morale d'action, l'expérience littéraire ou pratique de cette philosophie conclut, elle, constamment, Sartre le veuille-t-il ou non, à un *quiétisme du désespoir*. La meilleure preuve en est que la morale sartrienne en est restée, est obligée d'en rester, n'assignant point à l'homme de finalité, à un stade purement ontologique, qu'elle se contente de décrire sans jamais se faire normative.

En lisant les écrits de Jean-Paul Sartre, tout esprit sincère et lucide ne peut manquer d'être frappé par leurs contradictions. L'existentialisme se voudrait, on le devine, le lieu de conciliation, ou mieux : de compromis, des thèses du christianisme et des thèses du matérialisme révolutionnaire. Il ne fait qu'aller de l'une à l'autre d'elles sans parvenir, et pour cause, à trouver ses propres lois.

Le drame que suppose l'existentialisme n'est pas ailleurs : l'existentialisme est, d'une part, l'affirmation de la nécessité d'une finalité, finalité qu'il ne peut concevoir qu'extérieure à l'individu et, d'autre part, l'aveu qu'il est impossible d'assigner valablement une semblable finalité sans, du même coup, mépriser telle ou telle part de l'homme, sans dénoncer, dans ce système de cohérence que crut être le système occidental, l'incohérence.

Sartre, en effet, se défend d'être matérialiste; l'existentialisme se veut philosophie subjective : par là, l'existentialisme se rapproche du christianisme. D'un autre côté, l'homme, pour Sartre, est uniquement ce qu'il fait, seul compte le résultat : par là, l'existentialisme se rapproche du marxisme (un texte de Sartre comme *Qu'est-ce que la Littérature ?* est, à cet égard, typique : pour Sartre, une œuvre littéraire n'importe qu'en fonction de son action dans l'histoire; c'est à très peu près la thèse marxiste). Enfin, rappelons-le une fois encore, le devenir extérieur à l'homme, qui est à la base des thèses existentialistes, est commun à la fois au marxisme et au christianisme.

L'œuvre de Sartre apparaît là dans sa véritable situation. Situation assez difficilement tenable. On ne saisit pas comment l'expérience de l'existentialisme athée pourrait être conclusive. Elle est une perpétuelle danse sur la corde raide, que réussit mal à camoufler la dialectique plus éblouissante que solide d'un Jean-Paul Sartre.

Alors que pour la morale esthétique, — qui est celle de l'Epiphanisme, comme elle fut celle des Grecs d'avant Socrate et celle que réinventa Nietzsche, — morale de constante disponibilité, c'est cette disponibilité (qui laisse l'avenir toujours vierge) que l'on pourrait considérer comme la vraie et seule liberté possible, pour l'existentialisme, la notion de liberté est tout autre. « J'ai des devoirs envers ce que je fus, des obligations de persévé-

rance et de logique. Demeurons identiques par vertu. Ce qui définit le plus profondément peut-être l'Occidental, c'est la fidélité », écrivait un jour Robert de Traz. Nous pouvons mesurer les termes de cette phrase. Elle cerne d'un trait précis la mentalité de l'Européen de tradition chrétienne, anxieusement attaché à trouver en lui-même et dans le monde une continuité logique, par laquelle il justifie le monde en même temps qu'il se justifie lui-même. Il y a là une *vertu* inséparable de la civilisation occidentale telle que nous la connaissons, qui, en toute chose, a désespérément tendu à l'absolu, s'est partout efforcée de réduire relativités et contradictions, afin d'établir catégories et échelle de valeurs. Echelle de valeurs qui ne peuvent être qu'absolues, comportant un bien absolu et un mal absolu, et des fautes et des devoirs tout pareillement absolus. Le monde est un champ ouvert où s'affrontent deux principes opposés. L'homme est obligé de discriminer entre les objets qui s'offrent à son désir, objets affectés d'un certain signe et entre lesquels il ne peut voir d'équivalence. Il s'interdit d'être tout ou, si l'on veut, tantôt ceci et tantôt cela. Il demeure fidèle à lui-même, demeure fidèle à l'idéal, à la représentation que, personnellement, avec ses faiblesses et ses forces particulières, ses goûts et ses dégoûts singuliers, il se fait de l'idéal. Il obéit à cette logique qui, historiquement, fut, si j'ose dire, mystique avant d'être rationnelle. L'homme est contraint au *choix*. Il « est condamné à être libre », ainsi que l'écrit Sartre dans une formule frappante. Il est responsable de l'usage qu'il fait de sa liberté, car « en se choisissant, il choisit tous les hommes », il détermine un idéal, — un idéal universel, valable pour tous. « Il n'est pas un de nos actes qui, en créant l'homme que nous voulons être, ne crée en même temps une image de l'homme tel que nous estimons qu'il doit être ». C'est toujours en présence de la même morale de fidélité, de la même morale logique que nous sommes. Le petit volume que Sartre a consacré à Baudelaire l'indique avec précision. Tous les efforts que Sartre y déploie consistent à prouver qu'il n'est aucun événement dans la vie du poète qui n'ait été voulu, appelé par l'homme Beaudelaire, que Beaudelaire avait besoin de son « malheur » parce qu'il était Beaudelaire, qu'il ne cessât jamais de se construire une fois qu'il se fut choisi. Nulle possibilité en marge : l'acte gratuit n'est qu'un « caprice ». A la disponibilité individuelle s'oppose l'engagement social. A la vie intérieure, une vie de signification extérieure, nettement insérée dans le temps, suivant le temps, où l'action s'enchaîne inéluctablement à l'action précédente, et modèle l'action qui va lui succéder. L'action ne fait qu'affirmer le choix. Elle est angoisse et désespoir parce qu'elle doit justifier ce choix. Délaissé à lui-même, l'homme sartrien, dans un monde sans Dieu, où « tout est permis », cherche tragiquement une loi et une logique de l'action. Extérieurement projeté hors de lui-même, n'ayant pas foi en lui, il a soif d'une loi qui tiendrait l'office de la loi divine à laquelle il ne croit plus.

Aboutissement anxieux de la philosophie de vie de l'Europe traditionnelle, l'existentalisme n'a d'intérêt, je crois bien qu'historique avant tout; il est un pathétique essai de compromis, une impossible tentative de conciliation, tout à fait significative de l'impasse à laquelle le monde traditionnel européen en est parvenu en ce milieu du XXe siècle. L'existentialisme met avec âpreté l'accent sur l'absurdité de ce monde et le ciel a cessé d'être « intelligible ». Il ne s'évade du désespoir que pour tomber dans la veulerie, qui en est l'acceptation. Mais ni le désespoir ni la veulerie ne sont une solution, et il est permis de se demander jusqu'à quel point, malgré les « rétablissements » habiles, sinon habilement voilés de pétulance verbale, de Sartre, l'homme sartrien ne finira pas, — pour échapper au dilemme que, sans trop le vouloir, l'existentialisme expose, — par aller non pas peut-être demander de nouveau une règle de vie au christianisme, ce qui serait la négation de ses prémisses puisqu'il a supprimé l'hypothèse Dieu, du moins par aller s'enliser dans le matérialisme dialectique, qui donne à l'homme un autre Dieu, une autre loi universelle. Grossir les foules sur le dos desquelles montent les dictateurs, ou revenir s'abîmer dans la foi religieuse, telle est la singulière destinée qui semble promise à l'homme sartrien.

Les existentialistes sont, au sens très traditionnellement religieux du mot, des mystiques qui s'ignorent. Si les person-

nages romanesques de Sartre sont si veules, si terriblement chien-crevé-au-fil-de-l'eau, c'est qu'ils ne savent plus à quelle cause se donner, en quel absolu se perdre. Ils accueilleraient avec gratitude l'homme qui les délivrerait de leur liberté — cette liberté à laquelle, Sartre le dit si bien, ils ont été condamnés. N'en sachant que faire, les esclaves n'ont jamais pu supporter la liberté. Ils ont toujours appelé la présence d'un Père (cet inquiétant symbole des œuvres de Kafka), d'un Père sous lequel ils connaîtraient la trouble volupté de souhaiter et de redouter, de s'humilier et d'en jouir, et l'apaisement que procure la responsabilité abdiquée, l'obéissance, l'abandon aux soins d'un Autre du souci de se gouverner dans ses œuvres et dans sa vie.

Henri PERRUCHOT.

LES FILMS

Shakespeare à l'écran
Plaidoyer pour Orson Welles

Cette nouvelle bataille d'Hernani que beaucoup attendaient n'a pas eu lieu. Pour l'unique raison que les conceptions de Laurence Olivier et d'Orson Welles, totalement différentes, ne pouvaient s'affronter sur un terrain commun.

Ce n'est pas faire injure à Laurence Olivier en disant qu'il est avant tout un homme de théâtre tandis qu'Orson Welles est au contraire une extraordinaire nature cinématographique (aussi bien comme acteur que comme réalisateur). Pendant qu'Olivier ne pensait qu'à mettre au service du théâtre les moyens techniques du cinéma, Orson Welles a pensé cinéma, a oublié que « Macbeth » était une pièce de théâtre. Pas un instant il n'a songé aux cintres, aux feux de la rampe, à toute l'optique particulière à la scène. Découverte brutale d'une pièce qu'on lit et qu'on relit, sans en sauter une ligne tout en oubliant volontairement notes, commentaires et autres « historiques ». De cette lecture naissaient dans l'esprit d'Orson Welles les images de son futur film.

Tempérament romantique, Orson Welles sentait avec acuité toute la violence, la passion et la poésie étrange et sauvage qui caractérisent « Macbeth ». Ayant senti et pensé « Macbeth » en homme de cinéma Orson Welles n'avait plus qu'à réaliser le film qu'il venait d'écrire. Les optiques de la scène et de l'écran n'ont en commun que leur but : susciter l'émotion du spectateur en le faisant participer au jeu de la vie et de la mort. Pour atteindre ce but elles disposent de moyens fondamentalement différents. Tandis que la présence charnelle de l'acteur sur les planches est le principal support du texte, que le reste n'est là que pour le mettre en valeur, l'absence de présence physique sur l'écran doit être suppléée par la présentation des personnages et de l'action. L'importance de cette présentation, de cette « mise en scène » devient ainsi prépondérante.

Certes, Shakespeare c'est, tout d'abord et avant tout, le théâtre; mais la disposition des scènes et des actes de ses drames prouvent abondamment qu'il fait craquer de toutes parts les limites de la scène, qu'il ne réduit pas son action à la surface restreinte que lui permet celle-ci, que la puissance de son imagination évoque un univers illimité dans l'espace et dans le temps. Nombreuses scènes en des lieux différents hachent l'action et nécessitent de la part du metteur en scène un travail difficile pour que ne retombe pas entre chaque scène l'émotion du spectateur. Il serait sans doute téméraire d'affirmer que Shakespeare eut été gêné par ce découpage, ce morcellement qu'il était obligé de faire subir à son action et que le ci-

néma aurait été pour lui un idéal instrument de travail, mais on ne peut nier la possibilité d'une telle hypothèse.

Orson Welles a refusé les scènes, actes, décors et costumes que lui proposait la tradition shakespearienne. Plus, il s'est débarrassé de ceux-ci car leur nécessité ne s'imposait pas. Ne s'en tenant qu'au texte, il a voulu le faire vivre de la façon la plus intense.

Un des plus graves problèmes du théâtre contemporain tient dans cette obsession, à la fois chez le metteur en scène et le spectateur, de *la façon* de présenter la pièce. L'esthétique, l'intelligence font que l'on accorde une place de plus en plus grande au style de l'œuvre plutôt qu'à la matière vivante qui en constitue l'essentiel. Les soucis de forme l'emportent de telle manière que bien souvent le sujet en est émasculé. Avant d'être un style, une pièce est une action où des personnages de chair et de sang aiment, luttent, souffrent et meurent. On a trop tendance à ne s'intéresser qu'à la beauté de la phrase, qu'à l'intelligence du texte, et on arrive à oublier la substance humaine du drame qui devrait jaillir de toutes parts. Les gens intelligents, les sociétés trop raffinées tuent le théâtre en donnant à des problèmes secondaires une importance qu'ils n'ont pas. La désaffection des masses vers ce mode d'expression n'est pas simplement une question financière. Il n'est pas possible à des gens simples de comprendre une pièce où les points de contact : sentiment, sensualité, etc., ont été soigneusement mis en veilleuse, où le style supprime toute émotion véritable. Ce sont les mêmes gens intelligents qui pousseront des cris indignés en voyant Orson Welles bousculer les traditions, ne s'embarrasser d'aucun des poncifs qui protègent les chefs-d'œuvre de tout contact avec le peuple.

Le texte qui se détache aussi bien chez Laurence Olivier que chez Orson Welles nous touche d'une façon toute différente. Il a, chez l'un comme chez l'autre, ce relief impressionnant qui jamais ne se perd. Cette domination des mots sur l'image est le seul point commun des deux metteurs en scène, car si les phrases prononcées par Laurence Olivier viennent mourir lourdement dans la salle, celles d'Orson Welles nous atteignent, résonnent longuement en nous. Tandis que le texte de Laurence Olivier nous arrivait glacial, s'écoutant avec indifférence, Shakespeare vivait vraiment dans la bouche d'Orson Welles.

Je préfère passer pour hérétique en disant que je me suis mortellement ennuyé à *Hamlet* que de prendre la suite dans la cohorte de ceux qui encensent Laurence Olivier.

Pourtant, Laurence Olivier connaît, aime et joue magistralement Shakespeare — au théâtre ! Je l'ai vu dans *King Lear* bouleversant, mais (et ce n'est pas une question d'âge, de physique et de teinte de cheveux !) jamais il ne m'a empoigné de la même façon à l'écran. Pourquoi veut-on à tout prix qu'un grand comédien de la scène soit aussi magnifique au cinéma ?

Mais ce n'est pas un procès d'interprétation que je fais à Laurence Olivier (quoique je préfère de beaucoup le jeu d'Orson Welles). Cette explication ne saurait suffire, et c'est ailleurs qu'il faut chercher. Laurence Olivier connaît trop bien Hamlet pour l'être véritablement. Il le « voit » trop pour s'oublier totalement, il s'observe en le jouant, le rend indifférent en le détaillant trop. Tout est trop poussé, trop intelligent pour nous émouvoir. Hamlet ne suscitera que de l'admiration, tandis qu'il devrait faire naître l'inquiétude.

Il est significatif de constater que la critique ne nous entretient que des éléments extérieurs du drame. C'est un film que l'on admire et regarde, que ce soit le texte et les photos. Jamais nous ne sommes pris et nous avons tout le loisir de détailler ce qui n'importe pas.

Chez Orson Welles, le mot accroche et retient. Dépouillé de tout ce que les générations successives ont voulu y trouver, il rend un son neuf, brutal et terriblement humain. Mise en scène et costumes prolongent le texte, en sont une traduction plastique. Ce ne sont pas les mots qui importent, mais leur contenu d'émotion, de passion et de poésie. L'intensité de celle-ci doit se retrouver dans cette débauche échevelée de costumes et d'attitudes des personnages, dans les décors dans lesquels ils évoluent. La vraisemblance pousse le réalisateur à ne pas se limiter au réalisme banal, à la reconstitution fidèle, mais, et c'est une des principales possibilités cinématographiques,

à atteindre le même degré d'intensité, à faire battre au même rythme l'image et le texte. L'image brille alors du même éclat que la phrase shakespearienne.

Il est sans doute paradoxal de dire que le réalisme se trouve du côté d'Orson Welles après avoir vu les surprenantes couronnes de *Macbeth,* les costumes et les robes impossibles à situer à une époque déterminée, ce château fantastique ressemblant aux cavernes de la préhistoire, l'immensité des moors et des forêts où galopent des nuages de brumes, ces troupes de guerriers pareils à ceux des cauchemars et des symphonies, et pourtant rien de plus exact.

Les puissances infernales qui dominent *Macbeth* donnent à tout ce qui l'entoure cet aspect effrayant. Orson Welles s'est mis au diapason du délire de son héros et a créé autour de lui le décor dans lequel évolue son imagination. Tout n'était peut-être pas ainsi, mais Macbeth dévoré par ses démons donne aux gens, aux choses et à lui-même cette apparence démesurée. Vivant dans un perpétuel cauchemar, le monde extérieur prend cette allure chaotique et pleine de menaces. Les sorcières nous surprennent moins que les fantômes du roi dans *Hamlet,* car elles ne détonent pas. Cet univers leur ressemble trop pour que nous nous étonnions de leurs apparitions et de leurs cris.

Tout ce côté théâtral fait que les apparences du théâtre semblent être chez Welles plutôt que chez Laurence Olivier. Car celui-ci n'a-t-il pas pensé cinéma en reconstruisant le château d'Elseneur ? Tandis qu'à la scène, on ne voyait que quelques pièces, Laurence Olivier nous le livre dans sa totalité avec ses longues murailles se perdant dans la brume, le flot battant les remparts, les escaliers sans fin et la perspective de ses salles. Ce château, que Shakespeare avait bâti dans son imagination, Laurence Olivier a pensé que ce serait lui rendre service en le reconstituant avec fidélité. Je rends hommage au talent d'architecte de Shakespeare et à la subtile intelligence de son disciple, mais nous voyons que, là encore, Laurence Olivier a pensé avec la tête d'un homme de théâtre. Car, malgré ses gigantesques proportions, ce château, dès qu'il est reconstruit, limite l'action.

Ce n'est pas parce que nous voyons les couloirs, les escaliers et les cours qui n'existaient pas à la scène que Laurence Olivier a fait œuvre cinématographique. Bien au contraire, ces temps morts où nous suivons Hamlet à travers les dédales du château d'Elseneur, manifestent que Laurence Olivier a toujours à l'esprit l'optique du théâtre. Car c'est par rapport à celui-ci qu'est écrite sa mise en scène, il n'y a pas rupture, mais lien évident entre sa conception du théâtre et celle du cinéma.

Par contre, il est impossible de situer le lieu et l'époque où se déroule *Macbeth.* L'action échappe aux limites du temps et du lieu, il n'y a qu'une unité : celle maintenue par le vers shakespearien exigeant cette profusion de gestes, de couleurs et d'éclairages. Le wagnérisme d'Orson Welles est à la dimension de la passion forcenée de Macbeth. Composant dans sa tête torturée une symphonie enfiévrée, haletante, il fallait la rendre sensible à l'œil du spectateur.

Je sais bien que certains ne verront en *Macbeth* qu'un audacieux exercice technique, ou, au contraire, une mise en scène destinée à mettre en valeur le talent de l'acteur Orson Welles. Mais le côté purement technique du film n'a rien de forcé, ni d'artificiel et ne vient pas déformer la pensée de Shakespeare. Au contraire, tout a été conçu et réalisé par nécessité intérieure. La phrase implique tel mouvement de la caméra ou telle disposition des personnages. Une telle identité entre l'esprit de Shakespeare et la technique d'Orson Welles prouve que celui-ci a compris d'une façon quasi géniale la technique qu'imposait le texte de *Macbeth.*

Jamais nous n'avons l'impression du théâtre, car le film est toujours mouvement. La profondeur de champ qu'utilise Laurence Olivier n'arrive jamais à donner la vie à l'espace et aux personnages qu'il nous livre. Nous n'en éprouvons que le côté technique, et ce n'est jamais plus qu'une démonstration d'un homme de théâtre tenant à tout prix à nous montrer qu'il connaît bien la technique cinématographique. Chez Welles, elle donne à cet espace, au drame, l'intensité propre à cet instant. Il ne s'attarde pas, mais trouve à chaque moment la correspondance technique qui lui convient. Tout est naturel et si cette techni-

que n'est pas invisible, c'est qu'il était nécessaire qu'elle ait ce côté frappant et romantique.

En face d'*Hamlet* lent et glacial, film immobile qui ne tient que par la magnificence et la culture de Laurence Olivier, Orson Welles nous offre un *Macbeth* agressif, provoquant, faisant grincer les dents des gens cultivés. Orson Welles n'a pas cherché à séduire, à gagner dans l'immédiat, sa tentative est une véritable révolution dans l'art cinématographique. En heurtant un certain public, il a prouvé qu'il ne cherchait pas un facile succès. Il n'a non plus jamais utilisé Shakespeare et celui-ci ne s'est pas fourvoyé en collaborant avec lui.

Pour ma part, je trouve qu'Orson Welles a donné une nouvelle fraîcheur, a rendu la vie et l'exubérance à l'œuvre shakespearienne. C'est par l'intérieur qu'Orson Welles a senti Shakespeare et son mérite est d'avoir traduit avec chaleur et violence, dans le langage du cinéma, l'émotion ressentie à la lecture.

On officie à *Hamlet*. On va là comme à la messe, en marchant sur la pointe des pieds... et, comme à la messe, on s'ennuie dignement. Orson Welles, au contraire, apporte avec lui la fureur sacrée du vent soufflant sur les moors, les cris hystériques de la haine, de l'amour et de la souffrance, la magie de la poésie shakespearienne.

Je préfère donc aux pesants lauriers de Laurence Olivier, les perspectives que nous ouvrent la tentative révolutionnaire d'Orson Welles.

Gaston MERIGNEUX.

REVUE DES LIVRES par Serge

A. CILIGA : *Dix ans derrière le rideau de fer. Au pays du mensonge déconcertant.* (Plon.)

L'auteur est un de ces communistes de la première heure qui devaient être grandement déçus par la rapide dégénérescence de la Révolution russe et ne devaient tarder à faire connaissance, sous l'accusation de trotskisme, avec les prisons soviétiques et les camps de Sibérie.

Il cite dans ce premier volume, qui est une réédition d'un ouvrage déjà paru en 1937, une multitude de faits d'un extrême intérêt qui constituent une explication de certains problèmes qui passionnent encore, à divers titres, les hommes d'Occident.

« Ceux qui n'ont pas séjourné dans les prisons, les camps de concentration et les exils soviétiques, où sont parqués des millions de galériens, ceux qui ne connaissent pas le plus grand des bagnes que l'histoire ait connus, où les hommes meurent comme des mouches, où on les abat comme des chiens, où on les fait travailler comme des esclaves, ne peuvent avoir, dit Ciliga, aucune idée de ce qu'est la Russie soviétique et la société sans classes de Staline. »

Et Ciliga déclare qu'il fut longtemps torturé par cette question lancinante : comment est-il possible que la plus audacieuse, la plus profonde des révolutions, ait dégénéré en le plus complet des esclavages ? Pourquoi la Révolution russe représente-t-elle à la première étape le plus moderne des progrès sociaux pour finir à l'étape suivante dans le mensonge social, l'exploitation et l'oppression les plus perfectionnés ? Qu'est-ce qui peut expliquer une si énorme contradiction ?

Ciliga affirme avoir trouvé les éléments d'une réponse dans les prisons soviétiques, le seul endroit en Russie où les gens s'expriment d'une façon plus ou moins sincère et ouverte et où il soit possible de confronter des opinions.

Pour nous, le problème est des plus simples : la dictature ne saurait être un acheminement vers la liberté et le virus autoritaire condamnait sûrement la Révolution russe à la plus prompte des faillites.

A. CILIGA : *Sibérie; terre de l'exil et de l'industrialisation.* (Plon.)

Dans ce deuxième volume, l'auteur traite d'événements plus récents, notamment de la Sibérie et du sort des innombrables déportés qui peuplent ses camps. Dans un moment de désespoir, Ciliga, qui est Yougoslave et cherchait vainement à quitter la Russie, avait écrit une lettre qui disait, sans souci de la censure : « Il est plus facile à Dante de

quitter son Enfer qu'à moi-même de sortir d'U.R.S.S. »

Il devait pourtant réussir à quitter ce pays d'esclavage et de mensonge. Meurtri, désillusionné, ne croyant même plus au verbiage trotskiste qu'il considère finalement comme une simple variante de l'emprise bureaucratique stalinienne, il ne manque pas de jeter cet avertissement qui est à retenir :

« J'avais envie de crier à l'Europe, du haut de l'Oural, tout près de Tchéliabinsk, où travaille à plein rendement l'usine géante qui construit les chars blindés les plus modernes et les plus grands du monde :

« — Vieille Europe aux cheveux gris, vieille femme épuisée, que de surprises tu vas avoir de ces jeunes barbares boréaux, de ces nouveaux Scythes, adorateurs de machines ! »

« LE CRAPOUILLOT » : *Dictionnaire des Contemporains*. (300 francs, 3, place de la Sorbonne, Paris.)

Ce numéro du *Crapouillot* est aussi spirituel que les numéros précédents. Toujours attendu avec impatience, *Le Crapouillot* réalise le tour de force de ne jamais décevoir. Ses portraits sont campés avec une malice qui n'atteint jamais la méchanceté. Peut-être quelques-uns de ces portraits sont-ils même empreints d'une excessive indulgence, tel le portrait de ces frères Tharaud que Lucien Farnoux-Reynaud place imprudemment sous le signe de l'honnêteté intellectuelle, alors que ces « écrivains uniques » ont publié jadis sous leur nom un roman dérobé à la plume du vieil écrivain régionaliste Eugène Le Roy, qui l'avait fait paraître en feuilleton dans une feuille de province.

Lettres de van Gogh à van Rappard. (450 fr. Grasset.)

Ces lettres écrites en 1880, alors que Vincent van Gogh sortait juste de la période la plus sombre de sa vie, sont le reflet des années d'apprentissage de « l'homme difficile » qui allait devenir un très grand peintre. Les lettres à van Rappard sont donc un témoignage de valeur complétant ces *Lettres à Théo* qui ont déjà trouvé une immense audience.

Jean MARESTAN : *Nora ou la Cité interdite*. (215 francs. Ed. Provencia, 4, rue Valbourdin, Toulon.)

L'auteur de *L'Education sexuelle* imagine un monde qui a dépassé de mille ans l'époque actuelle et vit dans un communisme intellectualisé. Ce monde libéré des cauchemars de la misère et de la guerre reste pourtant dans l'angoisse d'un surpeuplement qui déterminerait le retour des compétitions anciennes.

Pierre MÉLET : *Le Galvaudeux*. (200 francs. Chez l'auteur, Plan-de-Vitrolles Hautes-Alpes. C.P. Lyon 1466-91.)

C'est la vie toute simple, toute nue, d'un berger. Un de ces récits bucoliques et charmants qui pourraient fournir d'intéressants extraits aux programmes scolaires trop souvent dépourvus de cette simplicité qui touche si heureusement la compréhension enfantine.

Bernard MALAN : *La Paix scientifique*, préface de Garry Davis. (250 francs. Presses du Livre français.)

Une contribution importante au problème de la paix. Notre ami Bernard Malan trace l'esquisse d'une société qui utiliserait son énergie créatrice pour le seul bonheur de ses membres. Pour ce faire, dit-il, il est temps que vous demandiez enfin à des hommes de cœur et d'imagination de trouver des solutions exaltantes au problème du bonheur humain, qui se dresse aujourd'hui devant vous de façon si tragique. Ce problème, on ne le résoudra ni par l'action parlementaire ni par la force abusive, mais seulement par le triomphe de l'esprit, cette source mystérieuse d'où ne demandent qu'à jaillir des formules salvatrices.

Han RYNER : *Jeanne d'Arc et sa mère*. (Ed. Messein.)

Une œuvre de notre grand ami Han Ryner est toujours un régal pour l'esprit. Avec cette fine ironie qui est inséparable de la vraie sagesse, il évoque dans ce dernier livre une des énigmes les plus troublantes de l'histoire. Mais Han Ryner se situe bien loin de l'affirmation des dogmatiques. « Comme l'Annibal du poète latin, écrit-il, tu n'es Jeanne pour la plupart qu'une « déclamation ». Et pour quelques-uns une occasion de faire la quête. Je m'approche de toi dans des intentions pures et profondes. Rarement avec toi un honnête homme, s'il n'est idiot ou passionné, osera se dire certain. Je viens donc te demander la plus utile, la plus pieuse, la plus pacifique des leçons : une leçon de scepticisme historique. »

Adresser tout ce qui concerne cette rubrique à : Revue populaire, Bona (Nièvre).

VERS LE COUPLE DE DEMAIN

Jésus prêchait... le dédain de l'Etat, de l'administration, de la justice, de la famille, du travail et de la propriété, bref de tous les ressorts essentiels de la vie sociale. — J.-M. GUYAU (*L'Irréligion de l'avenir*).

L'HISTOIRE, a-t-on dit, est un éternel recommencement. Il y a quelque chose d'exact et de paradoxal à la fois dans cette affirmation. Le paradoxe consiste à déclarer identiques des événements qui se déroulent dans des cadres et en des temps où les différences sont plus faciles à dénombrer que les ressemblances, et d'ailleurs infiniment plus évidentes. La note exacte est dans le rapprochement, malgré toutes les différences apparentes, superficielles ou profondes, de la courbe générale suivie par des événements très éloignés dans le temps; dans le rapprochement aussi de l'attitude des protagonistes de ces événements malgré leurs différences de costumes.

Chaque époque, en vérité, a eu ses problèmes et ses difficultés propres. C'est le travail des historiens proprement dits de les décrire, de montrer leur enchaînement, leur succession, leurs interférences. C'est un travail qui consiste à descendre le cours du temps. Mais c'est un travail inverse qu'il faut accomplir pour expliquer l'ampleur et l'acuité de ces mêmes problèmes; pour chercher ce qui, idée ou fait, à un moment donné, a été comme l'annonce, le prélude des solutions aux problèmes qui se sont posés plus tard. C'est un travail du même ordre qu'il faut accomplir lorsqu'il s'agit d'observer les institutions et comment elles évoluent, pour en tirer une idée aussi approchée que possible de leur aspect futur. Ainsi, ayant ici même (n° 20, pp. 45 à 47) présenté quelques observations sur le mariage, en particulier sur les caractères qu'il présente actuellement dans les sociétés modernes, dans celles qu'on s'accorde généralement pour estimer les plus évoluées, les plus « civilisées », il est utile d'étudier comment se posent le problème du couple et celui de la famille de demain.

⁂

La première remarque nécessaire est celle-ci : la famille est une institution dont tous les observateurs ont noté le progressif amenuisement.

Dans les sociétés primitives, elle comprenait souvent un nombre très important d'êtres humains, mâles et femelles, de tous les âges, vivant en un seul groupe. C'était le clan. Obéissant à un chef qui devait son autorité absolue à son âge, à sa force, et, sinon à ce que nous appellerions aujourd'hui son intelligence, mais du moins à une connaissance plus précise et plus étendue des besoins de son groupe et des possibilités de les satisfaire, le clan formait une véritable unité, une véritable cellule sociale. Et, très souvent, le chef était aussi la souche de tous les éléments du groupe. De sorte que le père était à la fois un chef religieux, un chef militaire et un chef politique.

Dans les sociétés matriarcales, sans doute y avait-il eu quelque chose de semblable, et l'on peut admettre l'existence, certainement très ancienne, de sociétés où la mère (dont la fécondité n'était même peut-être pas liée à l'acte sexuel, comme on a pu l'observer au siècle dernier chez des peuplades très primitives

de l'Amazone), dominait le groupe qu'elle créait.

On sait, ne serait-ce que par l'exemple de ses souverains, quelle était l'importance des liens de famille dans l'Egypte ancienne : ne faut-il d'ailleurs pas voir une survivance du matriarcat dans le fait que des femmes y purent devenir reines ?

Dans la société romaine, c'est le *pater familias* qui est investi de l'autorité sur une famille qui n'a plus les caractères d'une famille totémique. Elle est plus réduite numériquement. Les évasions en sont plus faciles, les interdits y sont moins nombreux.

Avec le christianisme, nouvel amenuisement. Si Jésus, comme dit Guyau, prêchait le dédain de la famille, c'était le dédain de la famille romaine, où l'autorité du père pouvait faire obstacle à l'adhésion aux nouvelles croyances religieuses, de même que le dédain de l'Etat était le dédain de l'Etat romain, qui s'opposait à la libération des esclaves. Toute la société romaine, il ne faut pas l'oublier, était édifiée sur le travail gratuit des esclaves. Pour que ceux-ci aient accès à la condition d'hommes, il fallait nécessairement que le monde antique change de bases. Mais en vérité un tel changement n'est pas à la mesure d'une vie humaine. Les vraies révolutions ne s'accomplissent jamais dans le temps réduit que leur assignent les « événements » historiques. Si l'on peut dire que le christianisme avait triomphé politiquement lorsque l'empire romain s'est définitivement écroulé, c'est-à-dire au bout de plusieurs siècles, il n'a triomphé qu'au moyen âge, en ce qui concerne la famille.

A ce moment, celle-ci est désormais réduite au couple indissoluble et aux enfants qui en naissent. Tous les autres liens sont devenus très lâches. La cellule familiale, plus réduite, semble avoir pris davantage de consistance. Mais cela n'a qu'un temps. Avec la naissance de la grande industrie — avec la révolution industrielle — si la notion de couple permanent reste à la base de l'idée de famille, celle de couple indissoluble disparaît. Il a fallu près d'un siècle pour que cette évolution s'achève, en France, par un acte juridique : le divorce. Celui-ci correspond, sur le plan de la généralité des cas, à ce que l'Eglise avait institué elle-même par la procédure d'annulation du mariage religieux dans des cas tout à fait exceptionnels (1).

Ainsi, du mariage religieux, qui fonde le couple indissoluble, au mariage civil qui fonde le couple permanent, comme de l'annulation du mariage religieux au divorce, l'évolution est aussi nette, encore qu'elle semble bien avoir été beaucoup moins longue, que l'évolution de la famille romaine à la famille chrétienne.

En 1915 ou 1916, un fait extrêmement important s'est produit chez nous. C'est la reconnaissance légale du couple permanent non légal, non consacré (s'il est permis de s'exprimer ainsi) même par le simple mariage civil. C'est en effet au cours de la première guerre mondiale que des secours d'abord, puis des pensions, ont été officiellement versés à des femmes qui, de notoriété publique, vivaient depuis plusieurs années avec un mobilisé, sans pour cela être jamais passées devant M. le maire. Ainsi, la sanction juridique, l'acte de mariage, n'est plus nécessaire depuis longtemps pour que soit reconnue l'existence du couple permanent. Mais l'existence de celui-ci est liée aux conditions économiques et sociales actuelles, de même que la formation et l'existence du couple indissoluble étaient liées à des conditions économiques et sociales antérieures.

***

Un certain nombre de faits nous renseignent sur le *sens actuel de l'évolution* de la famille et de la formation du couple. Pour des raisons de clarté, comme précédemment — car en fait leur imbrication est toujours étroite, leurs rapports toujours complexes — nous reprendrons ici successivement ceux qui sont d'ordre sociologique, biologique et psychologique.

Notre temps est dominé par l'organi-

---

(1) « La famille bourgeoise disparaîtra d'elle-même, en même temps que le capital... Les homélies bourgeoises sur la famille et l'éducation, sur les rapports sacrés entre parents et enfants, sont d'autant plus scandaleuses que, sous l'effet de l'industrie moderne, les prolétaires voient se briser tous leurs liens de famille... » (K. Marx et F. Engels, *Manifeste communiste*, 1847, soit un demi-siècle avant la loi Naquet sur le divorce.)

sation capitaliste du monde. L'extension du machinisme, les guerres ont provoqué un appel massif de main-d'œuvre féminine dans l'industrie, en ont généralisé l'emploi dans des domaines jusque-là réservés exclusivement aux hommes, en ont montré l'éminente qualité. Malgré tous les efforts tentés pour en maintenir la rétribution au-dessous de celle des hommes, il a fallu peu à peu la hausser au même niveau. Malgré toutes les tentatives faites pour l'éliminer après la guerre de 1914 et après la défaite de 1940, il a fallu reconnaître à cette main-d'œuvre les mêmes droits qu'à la main-d'œuvre masculine. Il résulte de là que, en un siècle environ, la femme a conquis à peu près son *indépendance économique* à l'égard de l'homme. Cette indépendance économique a fini par être reconnue juridiquement. En voici un des derniers exemples :

« La femme exerçant une profession séparée de celle de son mari a la jouissance de son salaire (article 224 du Code civil). C'est à elle seule que l'employeur doit le payer. Le mari prétendant le percevoir aux lieu et place de son épouse doit obtenir une décision de justice pour pouvoir opérer une saisie-arrêt sur le salaire. »

Son *indépendance politique* a été reconnue en France après la Libération, alors qu'elle l'était déjà en de nombreux pays (droit de vote). Son *indépendance religieuse,* fruit de la tolérance et de la vie moderne, est devenue un fait accompli : mariages entre adeptes de religions différentes.

Cette indépendance que la société a dû reconnaître peu à peu à la femme en divers domaines, la femme l'a conquise individuellement au point de vue biologique. Cela aussi est une conséquence directe des mêmes causes fondamentales : extension du machinisme, guerres. Celles-ci en particulier ont accentué la différence existant entre le nombre des femmes et celui des hommes, dans notre pays et dans beaucoup d'autres. Comment, dans ces conditions, toutes les jeunes filles en âge de se marier auraient-elles des chances sensiblement identiques de trouver un mari ? (2). La polygamie n'est pas dans nos mœurs et n'est plus de notre temps : elle suppose la domination d'un homme sur plusieurs femmes. Elle serait la pire des solutions et les Mormons eux-mêmes sont arrivés à la monogamie. La prostitution, théoriquement supprimée, n'en est pas une non plus, ni en sens inverse la vie monastique, même si celle-ci avait chance de se développer momentanément. Ainsi nombre de femmes peuvent courir le risque de voir leur vie sexuelle amenuisée sinon supprimée. Comment dès lors atteindraient-elles le plein épanouissement de leur personnalité ?

La solution, empirique, s'est trouvée d'elle-même : c'est l'augmentation du nombre des femmes seules, surtout dans les villes, et surtout parmi les plus évoluées intellectuellement et les plus dégagées de tous préjugés. Celles-ci se fixent en général assez tard avec un compagnon. Elles le choisissent, autant que le permettent les circonstances, comme elles-mêmes, libéré de tous préjugés. Mais, jusque-là, elles se contentent d'unions éphémères, rarement nombreuses, recherchant surtout dans ces unions la satisfaction du besoin sexuel, avec toujours en elles-mêmes la crainte de sacrifier trop tôt leur indépendance à la suite d'une

(2) La remarque a déjà été faite après la première guerre mondiale. Voir Ernst-Erich Noth, *La Tragédie de la jeunesse allemande* (Grasset, 1934) : « ...Au fond, l'émancipation sexuelle de la jeunesse allemande d'après guerre constituait plutôt un phénomène fatal qu'un acte conscient. Elle fut favorisée de façon décisive par les conditions économiques de l'époque : non seulement parce que le pourcentage des femmes dans le chiffre total de la population surpassait sensiblement celui des hommes (disproportion qui se manifeste directement par la restriction des mariages, surtout parmi les classes des combattants), mais par l'autonomie professionnelle de la femme (qui n'était pas une conquête du mouvement féministe, mais la conséquence inévitable de l'économie forcée de guerre, où les femmes devaient remplacer partout la main-d'œuvre masculine), et enfin par la détresse économique causée par la guerre et l'inflation et qui rendait impossible le mariage » (p. 207).

erreur sentimentale toujours possible (3).

A côté de ces femmes, il ne faut pas oublier le cas de celles — innombrables — qui n'ont pas trouvé dans le mariage le plein épanouissement de leur vie sexuelle (4). Une rencontre fortuite, un attrait soudain autant qu'incompréhensible pour un inconnu les amènent parfois à cet épanouissement. Elles se trouvent en quelque sorte « révélées » à elles-mêmes et les conséquences de cette révélation sont d'une extrême importance. Or, les mêmes causes ont généralisé les occasions de rencontres fortuites : sur le lieu du travail, usine ou bureau; pendant la « drôle de guerre », pendant la captivité des maris... On a beaucoup vitupéré les « coupables ». Mais si la situation avait été renversée : les femmes exilées ou prisonnières en très grand nombre, les maris devenus soudain indépendants sexuellement, que se serait-il passé ? Ceci n'est bien entendu pas pour absoudre le dérèglement ou la licence, qui restent des cas exceptionnels — souvent pathologiques.

Ainsi, à côté des hommes et des femmes que leurs préjugés, leur milieu, leurs occupations surtout entraînent à accepter, voire à souhaiter de bonne heure le ou la partenaire unique (5), il y a déjà tous ceux et toutes celles qui, volontairement ou au gré des circonstances, sont arrivés à une presque complète indépendance à l'égard des questions sexuelles et de ce qui les conditionne ordinairement.

La tendance qui s'affirme de plus en plus est, pour les hommes comme pour les femmes, de s'affranchir de la nécessité d'un partenaire unique, permanent, ayant un droit d'exclusivité, même s'il ne remplit pas complètement son devoir. Mais le couple permanent est encore la règle, le couple non permanent l'exception.

⁂

Toutefois, avant d'aller plus loin, un autre aspect du problème, et non des moins importants, doit être envisagé à présent : c'est celui du besoin de procréer. Il est à noter que, dans l'immense majorité des cas, et contrairement à une opinion pourtant très répandue, on ne se marie pas pour avoir des enfants. Ces derniers ne sont pas le but, mais ordinairement la conséquence du mariage, du point de vue physiologique s'entend, et il ne saurait en être autrement.

Sur ce point s'accentue et se précise la différence entre instinct sexuel et instinct de reproduction. En effet, qui peut dire à l'avance combien d'enfants naîtront d'un couple donné, même supposé jeune, en excellente santé, et uni d'une façon durable ? Les « cas limite » sont celui du ménage qui désire des enfants et n'en peut avoir (6) et celui du ménage qui ne peut les élever et en voit naître trop à son gré (7).

Entre ces cas extrêmes, il y a tous les intermédiaires imaginables, où interviennent les facteurs les plus variés. L'influence du facteur économique, par exemple, est des plus curieuses. Il fut un

---

(3) L. Blum, bon observateur en cette matière, comme il devait l'être plus tard à d'autres points de vue, écrivait il y a plus de quarante ans (*Du mariage*, Albin Michel, éditeur), que les individus, hommes et femmes, passent par une période qu'il appelle « polygamique », pendant laquelle l'instinct sexuel n'est pas stable et où le changement est une sorte de nécessité inéluctable. Après cette période, plus ou moins longue, vient un moment où la plupart des individus recherchent la stabilité. « Alors, dit L. Blum, le mariage est possible. Le couple peut durer entre gens connaissant la vie et capables de comprendre les besoins et les sentiments de leur partenaire. » Il semble bien que les conditions de l'existence aient peu à peu amené un nombre croissant d'hommes et de femmes à vivre de la manière dont L. Blum indiquait jadis la possibilité. En tout cas, son livre, qui n'a rien perdu de son intérêt, est à recommander à tous ceux qui veulent réfléchir honnêtement à la question.

(4) Nombreux exemples dans toutes les littératures. Voir *Autant en emporte le vent*. L'héroïne, Scarlet O'Hara, mariée trois fois entre 16 et 28 ans, mère de deux enfants, n'a connu le plaisir sexuel qu'une seule fois pendant tout ce temps... Lire aussi *Amour, terre inconnue...*, par Martin Maurice (N.R.F.).

(5) J. Romains, *Les Hommes de bonne volonté*, t. XIV, chap. 3.

(6) Cas de plus en plus rare, la médecine étant armée aujourd'hui pour faire disparaître un très grand nombre des causes de la stérilité masculine ou féminine.

(7) Effet de l'ignorance, aujourd'hui, plus que des conditions économiques (allocations familiales).

temps, pas si éloigné du nôtre, où en certains milieux les enfants apparaissaient comme une main-d'œuvre facile à se procurer, abondante et bon marché. A tel point que la coutume, dit-on, voulait qu'un mariage ne fût possible que si la fiancée s'avérait féconde. Mais un phénomène inverse, et beaucoup plus important, c'est la limitation volontaire des naissances, même, et surtout, dans les classes sociales les plus évoluées, et les plus aptes économiquement à élever de nombreux enfants. Et ceci, dans tous les temps et dans tous les lieux, et de nos jours prodigieusement généralisé, particulièrement en France, en Angleterre et aux Etats-Unis. Il ne serait pas surprenant que le fameux « droit d'aînesse », qui présidait jadis à la continuité et au développement de la propriété foncière, ait été l'apanage des temps où les classes dominantes n'avaient pas encore à leur disposition des moyens de limiter artificiellement leur progéniture, et prenaient ainsi leurs précautions contre le morcellement des terres. Mais aujourd'hui, cette possible limitation volontaire du nombre des naissances aboutit à une croissante indépendance des femmes à l'égard de la conséquence ordinaire de leur vie sexuelle, la procréation. Et ceci, quoi qu'on puisse dire de la volonté et de l'action de l'homme en cette affaire.

Il y a mieux. L'Eglise catholique, qui n'en est pas non plus à un « tournant » près, a changé sa doctrine depuis quelques lustres sur la question de la procréation. Après avoir durant des siècles prêché : 1° que l'acte sexuel doit être accompli en vue de la procréation; 2° que toute idée de jouissance physique doit en être exclue (pensez à la « chemise d'épousée chrétienne » dont parle l'abbé Jérôme Coignard !), elle en est venue à admettre exactement l'inverse. C'est dans la très docte revue des jésuites, *Etudes*, que, dès 1930, des articles sur la méthode Ogino-Knaus ont été publiés, pour finalement approuver l'emploi de celle-ci (8).

L'attitude des Etats devant le problème des naissances n'est ni moins curieuse ni moins intéressante à méditer. Jusqu'au milieu du siècle dernier, au Japon, chaque ménage ne devait pas avoir plus de trois enfants. Il y avait à cela une raison bien simple : c'est que le sol du Japon ne pouvait pas nourrir plus d'un chiffre déterminé de population. A partir de 1860 et du désir d'expansion industrielle de ses dirigeants, le Japon n'a plus connu de limitation obligatoire au nombre des naissances. L'exemple de l'Allemagne et de l'U.R.S.S., plus proches, sont de même nature : avortement légal pendant quelques années, puis formellement interdit dès que des visées nouvelles (pas impérialistes pour un sou !) se sont fait jour.

Ainsi, le problème de la procréation est indépendant de celui de la formation du couple. Si l'on veut, le problème de la famille est un problème distinct de celui du mariage. Voilà ce que montrent les faits (9). Voilà une nouvelle donnée propre à déterminer notre attitude en face des lois, des opinions et des préjugés actuels, et un élément à ne pas oublier si l'on veut se poser de façon scientifique la question du couple de demain.

***

Un autre élément enfin est à retenir à présent, et son importance ne le cède en rien à ceux qui précèdent. On l'a déjà remarqué souvent : les lois sont toujours en retard sur les mœurs. Or, un bon baromètre de l'évolution de ces dernières est la littérature. Celle-ci, aussi bien française qu'étrangère, a, depuis un certain temps, appelé l'attention sur un « fait nouveau », plus exactement sur un fait nouvellement découvert : la tendance aussi commune chez la femme que chez

---

(8) Voir en particulier les textes cités dans l'ouvrage du docteur Marchal et O.-J. de Méro, *La Liberté de la conception* (Librairie de Médicis, édit.). Voir également *Au service de l'amour*, du docteur Carnot (1939) (de tendance nettement catholique).

(9) On pourrait ajouter ici, dans le même sens, toutes les réflexions que suggère la procréation artificielle (les « bébés-éprouvette »). Que des femmes désireuses d'enfanter recourent à l'insémination artificielle, voilà qui montre bien où en sont les esprits — et les possibilités...

l'homme à la spécialisation de l'objet des sentiments.

On s'était avisé déjà qu'un homme pouvait aimer successivement ou même simultanément plusieurs femmes, l'une pour sa beauté, l'autre pour sa grâce, une troisième pour ses qualités intellectuelles, une autre encore pour ses aptitudes amoureuses... On s'est avisé, assez récemment, qu'une même femme pouvait également aimer la beauté plastique d'un homme, la force physique d'un autre, la conversation d'un troisième, un autre encore pour ses prévenances...

On savait qu'un homme cherche presque involontairement, spontanément, instinctivement, à avoir des relations sexuelles avec les femmes qui, à un titre quelconque, lui plaisent. On s'est avisé qu'une femme ne se refuserait pas à en avoir avec les hommes qui, séparément ou simultanément, lui apporteraient un enrichissement sentimental ou intellectuel, sans pour cela désirer nécessairement avoir des enfants de l'un plus que de l'autre. Un auteur anglais (10) note la détresse d'une femme qui s'est refusée à ces relations, l'orgueil au contraire de l'homme qui estime l'avoir eue plus complètement à lui que le mari, par la seule emprise de sa propre personnalité (11).

Le verbe aimer recouvre en vérité bien des sentiments, et la littérature n'a pas fini de nous en raconter là-dessus, ni la vie de nous en apprendre. Chacun de ces sentiments : sympathie, affection, amitié... peut être figuré, personnifié, pour un homme donné, par une femme, en particulier, et pour une femme donnée, par plusieurs hommes différents. D'où vient le puissant attrait du cinéma, et malheureusement pas toujours du meilleur, si ce n'est dans la matérialisation par l'image des diverses aspirations des individus ? Les jeunes filles sont aussi érudites sur les qualités des vedettes-hommes que les jeunes gens sur celles des stars de toutes grandeurs...

Ecoutons un point de vue féminin : « C'est curieux comme il devenait plus facile de se tirer d'affaire avec Roddy, quand il vous entourait de son bras. Son esprit et lui tout entier venaient sans contrainte à votre rencontre : c'était un bonheur complet, une paix et une harmonie complètes. Il était beaucoup plus difficile de le joindre sur le plan où les esprit seuls, et non les sens, se touchent ; plan sur lequel un Julien, un être dont le contact matériel ne serait jamais désirable, était atteint sans nul tâtonnement. » (Rosamond Lehmann, *Poussière.*) Et pour ajouter un seul exemple là où l'on en pourrait citer beaucoup, et là où il y aurait encore beaucoup à dire, qui oserait affirmer que George Sand aurait été l'écrivain qu'elle a été, si elle n'avait pas eu la vie qu'elle a eue ?

***

En dehors des faits et des remarques ci-dessus, il y en a sans aucun doute beaucoup d'autres qui convergent vers la même conclusion : c'est l'indépendance de plus en plus grande de la femme à l'égard de l'homme et, corrélativement, l'égalité des sexes. En d'autres termes, la femme se sépare de l'homme pour devenir son égale.

Il faut souligner ici deux choses. La première, c'est qu'il s'agit là d'un courant dont on n'aperçoit pas qu'il doive jamais être remonté, quels que soient les obstacles qui lui seront artificiellement

---

(10) Charles Morgan, *Sparkenbroke.*

(11) A l'insu peut-être de ceux qui l'ont publiée, il y a sans doute plus de vérité profonde que d'humour dans cette

DEFENSE ET ILLUSTRATION DE LA POLY...

...GAMIE	...ANDRIE
Tout homme devrait avoir 5 femmes :	*Il faut à toute femme 5 maris :*
Une étoile de cinéma;	*Un compagnon intelligent et cultivé;*
Une ménagère impeccable;	*Un athlète un peu là;*
Un cordon bleu;	*Un as de la finance;*
Une auditrice complaisante;	*Un poète;*
Enfin, une infirmière dévouée.	*Enfin, un bon bricoleur qui sache réparer les robinets.*

(*Sélection du Reader's Digest,* janvier 1950, p. 32.)

opposés. La vie moderne est un puissant facteur d'émancipation de la femme.

La seconde, c'est qu'il ne peut s'agir, évidemment, ni d'une égalité mathématique, ni d'une égalité physique, mais très exactement, une égalité sociale, c'est-à-dire d'un droit égal à tous les avantages offerts par la vie en société. Il s'agit, en d'autres termes, d'une véritable EGALITE DES CHANCES DEVANT LA VIE ET LE BONHEUR. Par suite, égalité civile, égalité politique, égalité économique. Il y a beau temps que l'on ne comprenait pas, en France, pourquoi les femmes étaient exclues des droits reconnus aux hommes dès 1789.

Or, le mariage dans la forme où nous le connaissons actuellement, et compte tenu de tous les « aménagements » que la loi et les mœurs lui ont peu à peu apportés reste en fait le principal obstacle à la reconnaissance de l'égalité des aptitudes et des besoins, ou si l'on préfère, de la similitude et du parallélisme des aptitudes et des besoins, ayant pour conséquence, en droit, la reconnaissance de l'égalité des sexes.

C'est vraisemblablement l'intuition de cette vérité qui amenait Marx et Engels, il y a un siècle, à s'exprimer dans les termes cités plus haut : « La famille bourgeoise disparaîtra d'elle-même, en même temps que le capital... » Les profondes transformations qu'elle a subies depuis ces paroles quasi prophétiques ont été la conséquence du changement dans les conditions matérielles de l'existence. La survivance actuelle du couple permanent tient au fait que ce changement est graduel et relativement lent, et qu'il n'a pas encore abouti à la prise en charge par la collectivité des moyens de production et d'échange.

*
**

Bien qu'elle soit très nette, donc, et en quelque sorte fatale, puisqu'elle est liée étroitement à l'évolution générale des conditions d'existence de l'humanité tout entière, cette tendance à l'égalité des sexes est loin d'être achevée. Elle est surtout sensible dans les pays industriellement et socialement les plus évolués : en Europe occidentale et dans les « essaims » américains. Il y a tout lieu de penser, par suite, que le mariage en tant qu'institution, et la formation du couple permanent en tant que fait social, l'un et l'autre formant la cellule familiale au sein de laquelle naissent et, jusqu'à un certain âge, se développent les enfants, auront encore leur utilité du point de vue de la conservation et de la propagation de l'espèce humaine, pendant un temps qui variera avec le degré d'évolution des divers groupes sociaux.

Mais rien ne dit que, les conditions matérielles venant à changer brusquement (avec les applications de l'énergie atomique par exemple), cette évolution ne va pas s'acélérer de même brusquement, presque sous nos yeux, et amener rapidement de nombreux pays à un état social où femmes et hommes vivant d'une existence à peu près identique (travail, culture, loisirs), mais indépendante, n'en auront pas moins des rapports tels, et dans des conditions telles que le niveau de la population ne s'en trouvera pas atteint — au contraire peut-être !

Il ne s'agit pas, par cette dernière remarque, d'essayer de convaincre les tenants d'un conservatisme étroit, les réactionnaires poussiéreux, de l'inanité de leurs jérémiades sur la dissolution de la famille, facteur de dépopulation. Il ne s'agit pas davantage de leur faire à nouveau dresser les cheveux sur la tête à l'idée qu'entre hommes et femmes pourraient exister des relations de même type qu'entre chiens et chiennes. (A-t-on assez vitupéré ceux et celles qui ont préconisé et mis en pratique la liberté sexuelle ! Mais de qui émanaient ces vitupérations ? Sinon de ceux — et de celles ! — qui, après en avoir usé clandestinement dans leur jeunesse, devenaient jaloux de ne plus pouvoir recommencer...)

Non. Il s'agit seulement de dire, avec quelque chance d'approcher la vérité, et sans souci des cagots, CE QUI SERA DEMAIN.

LAUMIERE.

Directeur-Gérant : JEAN BÉRINGER.

Imprimerie MACLÉVAL,

11, Rue Mouraud, Paris XXe

Quelques éclaircissements à propos de l'éventuelle édition de brochures modernes

J'ai dû m'exprimer très mal ici à cette place, le mois dernier, puisque des camarades croient que je vais ouvrir une souscription pour l'édition de brochures modernes. Ce ne fut jamais dans mes intentions, car dès la parution du premier numéro de cette revue, j'ai annoncé qu'en dehors des sommes recueillies pour le service d'abonnements gratuits nul autre appel aux sous ne serait lancé dans « Défense de l'Homme ».

Et je ne suis pas disposé à modifier mon point de vue à ce sujet.

J'ai indiqué à ce propos, à différentes reprises, mes préférences, et démontré qu'un afflux d'abonnés valait mieux qu'un apport d'argent — fut-il très important.

« Défense de l'Homme » plaît, tient honorablement sa place et ses engagements, rend les services qu'on attend d'elle et, en ce cas, les lecteurs (abonnés et acheteurs au numéro) doivent augmenter chaque mois — le noyau de militants, qui nous aident si efficacement, ne manquant point une occasion de la faire connaître.

J'ai la prétention d'obtenir ce résultat, je le tiens presque : vous donner une revue qui ne pleure pas misère et qui vit de ses abonnements et de sa vente seulement.

De l'argent ?

Assurément, mais après ? Ça ne donnerait aucune vraie force à la revue et, le plus triste, pas un lecteur de plus.

Sans un nombre suffisant d'abonnés, ce périodique engloutirait toutes les sommes que la générosité des amis nous ferait parvenir. Il lasserait tout le monde, végéterait, et ne posséderait en définitive aucune influence. C'est pourquoi je me refuserai toujours au « tapage » monétaire. C'est pourquoi je ne manquerai jamais une occasion, au contraire, de réclamer des lecteurs nouveaux, à vous autres lecteurs anciens.

Et si vous continuez à m'entendre, l'aisance, sans qu'il vous en coûte un sou, entrera dans la maison. Avec elle nous obtiendrons les moyens de réaliser d'autres œuvres à côté, comme l'édition chaque mois d'une brochure très intéressante. — L. L.